

Vieilles légendes anglaises / adaptation par Mme L. Veil,...

I . Vieilles légendes anglaises / adaptation par Mme L. Veil,.... 1915.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

10

centimes

LES

LIVRES ROSES

N°

148

POUR LA JEUNESSE



VIEILLES

LÉGENDES

ANGLAISES

LIBRAIRIE LAROUSSE, 43-47, rue Montparnasse, PARIS (6°)

LE VOLUME, 10 CENT.; FRANCO, 15 CENT.; ÉTRANGER, 20 CENT.

33 VOLUMES PARUS 33

Volumes de 64 pages à 0 fr. 15

1. Contes d'Enfants (7 contes). — 2. Cendrillon (6 contes). — 3. Voyage de Gulliver à Lilliput. — 4. Contes de Grimm (6 contes). — 5. Histoire d'Aladin. — 6. Gulliver chez les Géants. — 7. Sindbad le Marin. — 8. Histoires d'Animaux. — 9. Contes d'Afrique (6 contes). — 10. Le Nain jaune. — 11. De Janvier à Décembre. — 12. Les Enfants dans les Bois. — 13. Fables d'Esopé. — 14. La Rose magique. — 15. Contes fabuleux de la Grèce antique. — 16. Budge et Toddie. — 17. Ivanhoe. — 18. La Petite Blanche-Neige. — 19. Au Pays des Merveilles. — 20. Le Tailleur fou. — 21. Le Roi Arthur. — 22. Le Géant aux Cheveux d'or (3 cont.). — 23. La Princesse volée. — 24. La Sirène. — 25. Goupil le Renard. — 26. Le Sapin merveilleux. — 27. Les Cygnes sauvages. — 28. Le Baron Munchausen. — 29. Au Jardin des Plantes. — 30. Le Renard nigaud. — 31-32. Aventures d'Alice. — 33-34. Robinson Crusoé. — 35. La Maison dans la forêt. — 36. Le Tapis enchanté. — 37. L'Hirondelle qui revient d'Egypte. — 38. La Vie à la campagne. — 39. Le Chef des Géants. — 40. Le Vieux Frère Lapin. — 41. Au Pays des Ecureuils. — 42. La Vie des Insectes. — 43. Le Roi des Cygnes. — 44-45. Don Quichotte. — 46. Lettres du Pays des Fées. — 47. Histoire de Tom Pouce. — 48. Histoire d'Ondine. — 49. L'Escapade de Boulboulé. — 50. Les Travaux d'Hercule. — 51. Les Six Lévriers blancs. — 52. Nos Aventures du Vieux Frère Lapin. — 53. Les Quatre Prunes. — 54. Rimes enfantines. — 55. Enfance de Du Guesclin. — 56. Contes de Russie. — 57. Le Petit Démon de Valentin. — 58. La Conversion de Catherine. — 59. Mémoires de Nègre. — 60. Le Prince joueur. — 61. Un Coup de tête. — 62. Contes de Chine. — 63. Les Outils merveilleux. — 64. Frère Renard et Frère Lapin. — 65. Aventures de Peloton. — 66. Le Roman d'un Lutin. — 67. Le Petit Parapluie. — 68. Persée. — 69. Jeannot Lapin. — 70. Histoire d'une Tortue. — 71. Graine de Moutarde. — 72. Contes des Flandres. — 73. La Fleur mauve. — 74. Le Talisman. — 75. Les Deux Volx. — 76. Récits de la Rome antique. — 77. La Petite Vaniteuse. — 78. Le Premier Bébé. — 79. Conte de Provence. — 80. La Tempête. — 81. Le Marchand et le Génie. — 82. Histoire de Gallus. — 83. Contes danois. — 84. Le Dernier des Ménestrels. — 85. Contes du Nivernais. — 86. Jeunes Marchands de Fourrures. — 87. Le Marchand de Bagdad. — 88. La Conquête de la Toison d'Or. — 89. Jean Sans Cœur. — 90. La Dame du Lac. — 91. Contes du Japon. — 92. Le Roi des Ogres. — 93. Contes du Morvan. — 94. Contes de Perse. — 95. Contes de Silésie. — 96. Le Vaisseau-fantôme.

Volumes de 48 pages à 0 fr. 10

N°

97. — La Roulette de Robert.
98. — Le Voyage merveilleux de François.
99. — Le Pierrot du Docteur.
100. — Au Pays des Jouets.
101. — Hassan le Cordier.
102. — Aventures d'Œil-Vif.
103. — Contes de la Marche.
104. — Récits de l'Histoire de Perse.
105. — Jack l'Eclairé.
106. — La Conquête d'un Trône.
107. — Le Bûcheron ambitieux.
108. — Le Voyage de Maldone.
109. — Histoires de Bêtes.
110. — Raymond, le jeune berger.
111. — Conte de Souabe.
112. — L'Arbre de joie.
113. — Contes Moscovites.
114. — Fantasio, le joueur de violon.
115. — Contes de Bourgogne.
116. — Le Joueur de flûte de Hamelin.
117. — Histoires vraies.
118. — Le Pays de Paresse.
119. — Le Vieux Soldat.
120. — Contes de Noël.
121. — Scènes de la Vie marocaine.

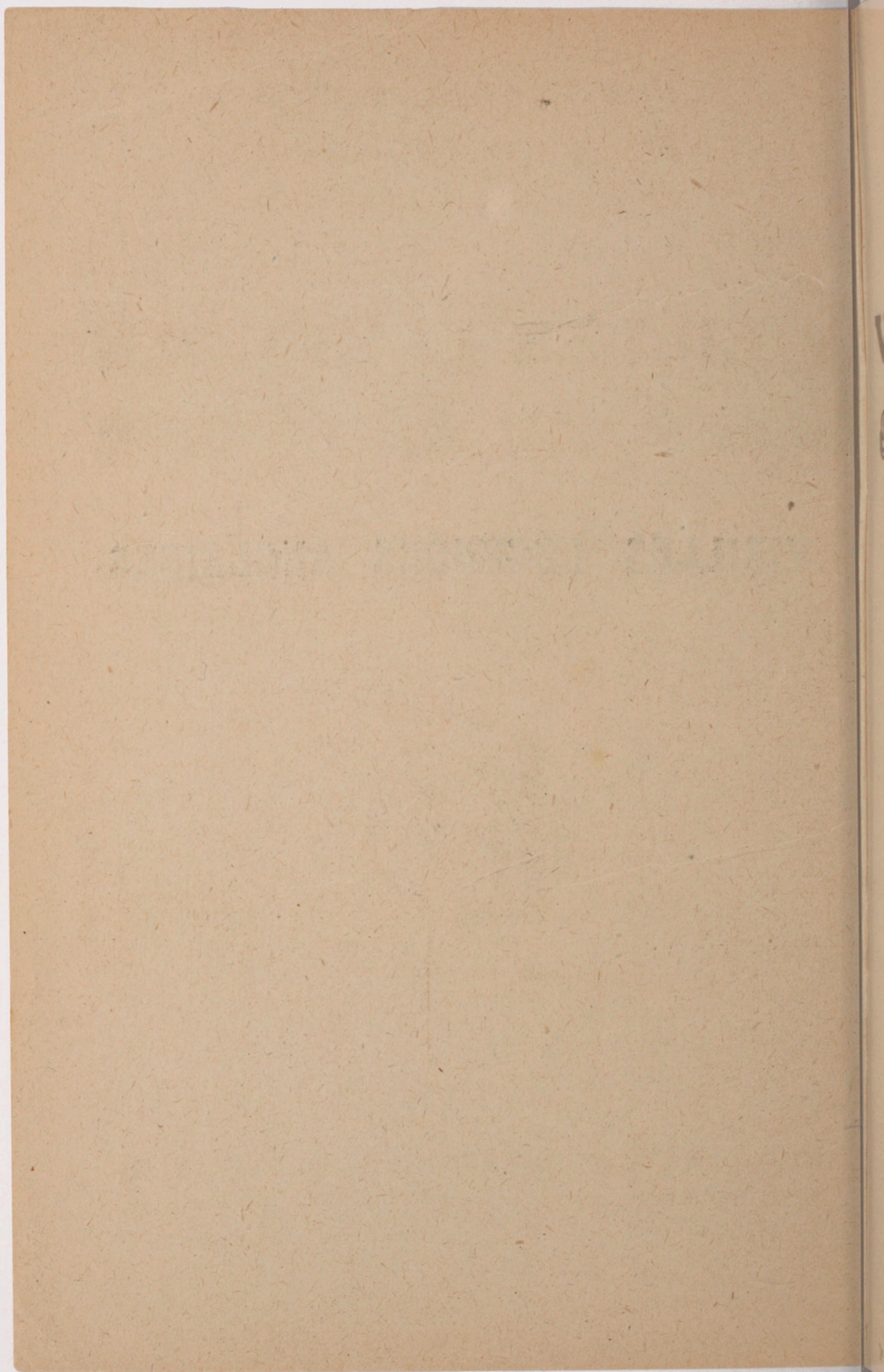
N°

122. — L'Orgueil de la Princesse Olga.
123. — Contes de la Forêt-Noire.
124. — Les Tyrans de la Grèce antique.
125. — Contes d'autrefois.
126. — Pourquoi ?
127. — Les Etoiles.
128. — Légendes de l'île de Man.
129. — Riolot et Rigli.
130. — Au Pays danois.
131. — Les Petits Ecoliers chinois.
132. — Les Petits Ecoliers chinois (fin).
133. — Contes des Vosges.
134. — Hiawatha.
135. — L'Odyssée de Roméo.
136. — La Poupée magique.
137. — Histoire de Gracieuse.
138. — Le Cheval enchanté.
139. — La Conquête du Pôle Nord (1^{re} part.).
140. — La Conquête du Pôle Nord (fin).
141. — Histoire de Poucinet.
142. — Rip.
143. — Le Réveil du Moulin bleu.
144. — Les Enfants héroïques de 1914.
145. — Le Petit Ecolier Persan (1^{re} partie).
146. — Le Petit Ecolier Persan (fin).
147. — Les Braves petits Français.

Pour paraître le 6 mars 1915.

N° 149. — Le Trésor de la Montagne noire (Conte d'Alsace).

VIEILLES LÉGENDES ANGLAISES



**LES LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE**

❧❧ Collection Stead ❧❧

VIEILLES LÉGENDES

❧❧ **ANGLAISES** ❧❧

Adaptation par M^{me} L. VEIL,
Agrégée de l'Université, Professeur au Collège Sévigné.



42 Gravures

❧ **LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS** ❧

13-17, Rue Montparnasse. — SUGGURSALE : Rue des Écoles, 56.

24 2028315



BORN FIT PLUSIEURS FOIS LE TOUR DU DONJON (P. 26).

Vieilles Légendes anglaises

CHILDE HORN

Jadis vivaient dans le sud de la Grande-Bretagne un roi du nom d'Altof, riche, puissant et bon; sa femme, Gotthild, et son jeune fils, Horn. Jamais on n'avait vu de plus bel enfant, et sa bravoure égalait sa beauté. A quinze ans, on n'eût pu trouver son pareil dans tous les royaumes d'alentour. Douze jeunes gens de noble naissance lui servaient de compagnons, et particulièrement deux d'entre eux : Athulf, le meilleur de tous, et Figold, qui, lui, ne valait rien.

Or, un matin d'été, le bon roi Altolf, se promenant sur la plage avec deux seulement des gens de sa suite, vit au large une quinzaine de vaisseaux. C'étaient les pirates païens venus du Nord pour piller les territoires chrétiens. A la vue des trois Normands, ils s'abattirent sur le rivage comme une meute ; ils tuèrent le roi et ses chevaliers et se rendirent maîtres du pays.

La reine Gotthild pleura amèrement sur son époux, et sur son fils Childe Horn, qui n'était pas d'âge à monter sur le trône. Après avoir revêtu des habits de deuil, les plus simples qu'elle pût trouver, elle alla vivre dans une grotte, priant nuit et jour pour son fils, afin qu'il fût à l'abri de la méchanceté de ses ennemis, aux mains de qui, lui et ses camarades, se trouvaient maintenant. D'abord, les ennemis crurent l'avoir tué, mais lorsqu'ils s'aperçurent de leur erreur, un jour, l'un des chefs, touché de la beauté de Childe Horn, lui dit :

« Horn, tu es un bel adolescent, et, de plus, tu es brave ; quand tu seras en âge de te battre, peut-être serez-vous



LA REINE GOTTHILD ALLA VIVRE DANS UNE GROTTÉ.

toi et tes compagnons, plus forts que nous ; aussi vais-je vous faire monter tous dans un bateau qu'on abandonnera au courant, et... advienne que pourra, car, dans notre intérêt, vous ne pouvez pas rester ici. »

Et il les fit monter dans une frêle embarcation qu'ils poussèrent loin de la rive.

Tous les jeunes garçons, sauf Horn, se tordaient les mains, se croyant perdus ; mais le second jour, à l'aube, Horn bondit de sa place, à l'avant du bateau, en criant : « J'entends les oiseaux chanter, et je vois l'herbe verte. Terre, terre... »

Ils abordèrent joyeusement, et comme le bateau s'éloignait, Horn s'écria : « Bon voyage, petit bateau. Puissent la vague et le vent te ramener au plus vite en Grande-Bretagne. Rapporte mon souvenir à tous ceux qui te connaissent, et particulièrement à ma mère, la bonne reine

Gotthild, et dis au roi païen qu'un jour il mourra de ma main. »

Puis les jeunes gens poursuivirent leur chemin jusqu'à une ville où régnait le roi Aylmer, qui les reçut avec bonté, et leur demanda d'où ils venaient, qui ils étaient.

« Je m'appelle Horn, répondit le jeune homme, et si vous voulez m'accepter, vous aurez en moi un serviteur fidèle et dévoué.

— Horn, dit le roi, tu es encore bien jeune, mais ton nom, j'en suis sûr, deviendra fameux. »

Et il le confia à la garde d'Athelbrus, l'intendant chargé de lui apprendre tous les devoirs d'un chevalier. En peu de temps, Horn eut gagné tous les cœurs au palais, depuis les plus petits pages jusqu'aux plus grandes dames.

Or, le plus bel ornement de la cour était Riminild, l'unique fille du roi. Sa mère était morte, et elle était très gâtée par son père, comme le sont généralement les enfants uniques. Elle avait remarqué Horn parmi les autres chevaliers, sans jamais oser lui parler jusqu'au jour où, prenant son courage, elle le fit demander par Athelbrus. L'intendant, au lieu de chercher Horn, lui amena Athulf,



HORN OFFRE SES SERVICES
AU ROI AYLMEER.



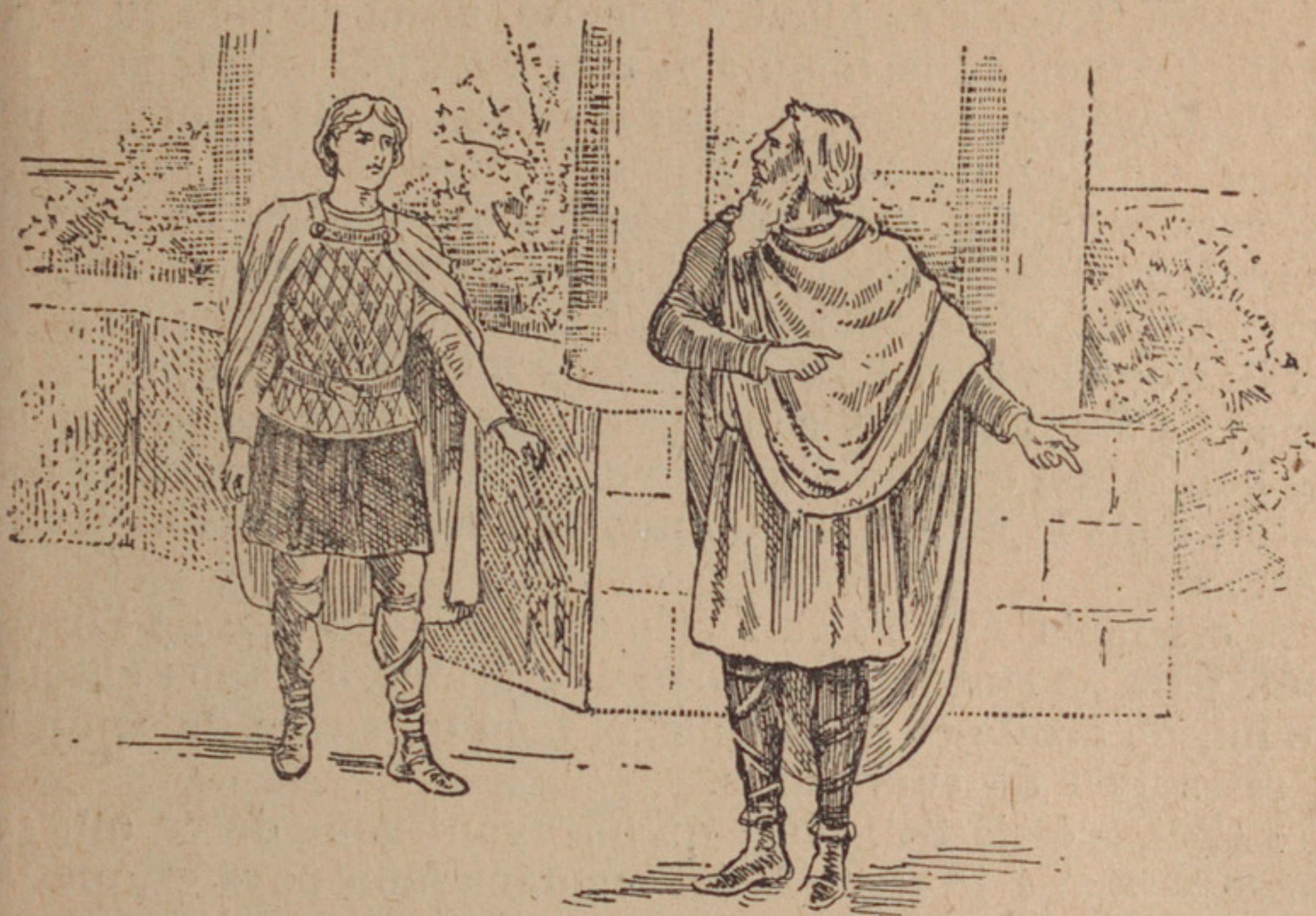
RIMINILD.

et la princesse, ne le reconnaissant pas dans la demi-obscureté, tendit la main au chevalier. Elle allait lui parler, mais Athulf lui murmura à l'oreille : « Prenez garde, je ne suis pas Horn, je ne suis que son ami Athulf, bien inférieur à lui. Son petit doigt vaut plus que tout mon corps et fût-il mort, ou à mille lieues d'ici, je ne voudrais pas le trahir. »

Riminild, les yeux étincelants de colère, se leva et, s'adressant au vieil intendant : « Athelbrus, méchant homme, s'écria-t-elle ! Hors d'ici, et ramène-moi Childe Horn en personne ou je ne te pardonne de ma vie. »

— Altesse, répondit Athelbrus prudemment, écoutez-moi et je vous dirai pourquoi j'ai amené Athulf. Le roi a remis Horn sous ma garde et je crains sa colère, mais ne m'en veuillez pas, je vais le chercher de ce pas. »

Et il partit, mais, au lieu de Horn, il appela cette fois Figold le traître et lui dit : « Viens avec moi au lieu de Horn chez la princesse, mais ne te trahis pas, car nous en porterions la peine tous deux. » Le fourbe suivit volontiers l'intendant, mais la jeune fille ne tendit pas la main à



« SUIVEZ-MOI CHEZ LA PRINCESSE, DIT L'INTENDANT. »

Figold ; elle le savait déloyal et le chassa avec fureur. **Athelbrus**, craignant sa colère, se dit enfin : « Pour me réconcilier avec elle, il faut maintenant que j'aille chercher **Horn**. » Il le trouva dans la grande salle, offrant au roi la coupe remplie de vin, et lui dit à l'oreille : « **Horn**, la princesse vous demande. » Et **Horn** le suivit, tout tremblant d'émotion.

La princesse le reçut avec bonté, le releva, car il avait mis le genou en terre, lui dit en quelle estime elle le tenait et qu'il mériterait d'être roi : « Je ne suis qu'un enfant trouvé et l'humble serviteur du roi, » répondit **Horn**.

Mais la princesse dit qu'elle le ferait armer chevalier et qu'il devait alors essayer de la mériter par ses exploits, après quoi il l'épouserait.

Suivant son désir, le roi arma **Childe Horn** chevalier à une fête qui avait lieu le lendemain.

Tandis que les réjouissances continuaient dans la salle

du festin, Horn s'en allait à l'écurie, armé de pied en cap, et là, flattant de la main son noir destrier, sauta en selle et s'éloigna, en faisant sonner ses éperons. Il galopa ainsi jusqu'au rivage, chantant joyeusement et souhaitant avoir l'occasion de s'illustrer par une action d'éclat. Le hasard voulut qu'il rencontrât une troupe de maraudeurs païens fraîchement débarqués. Horn leur demanda poliment ce qu'ils voulaient, et l'un des païens lui répondit avec insolence : « Nous venons conquérir le pays et massacrer tous les habitants, comme nous l'avons fait sur les terres du roi Altof, dont le fils est maintenant au service d'un roi étranger. »

A ces mots, Horn tira l'épée et abattit la tête de l'insolent, puis, se lançant au milieu des pirates, il frappa autour de lui, de droite et de gauche, si bien qu'en fin de compte il resta peu de survivants.

« Ceci, s'écria-t-il, n'est qu'un avant-goût de ce qui se passera quand je serai de retour dans mon pays et que je vengerai la mort de mon père. »

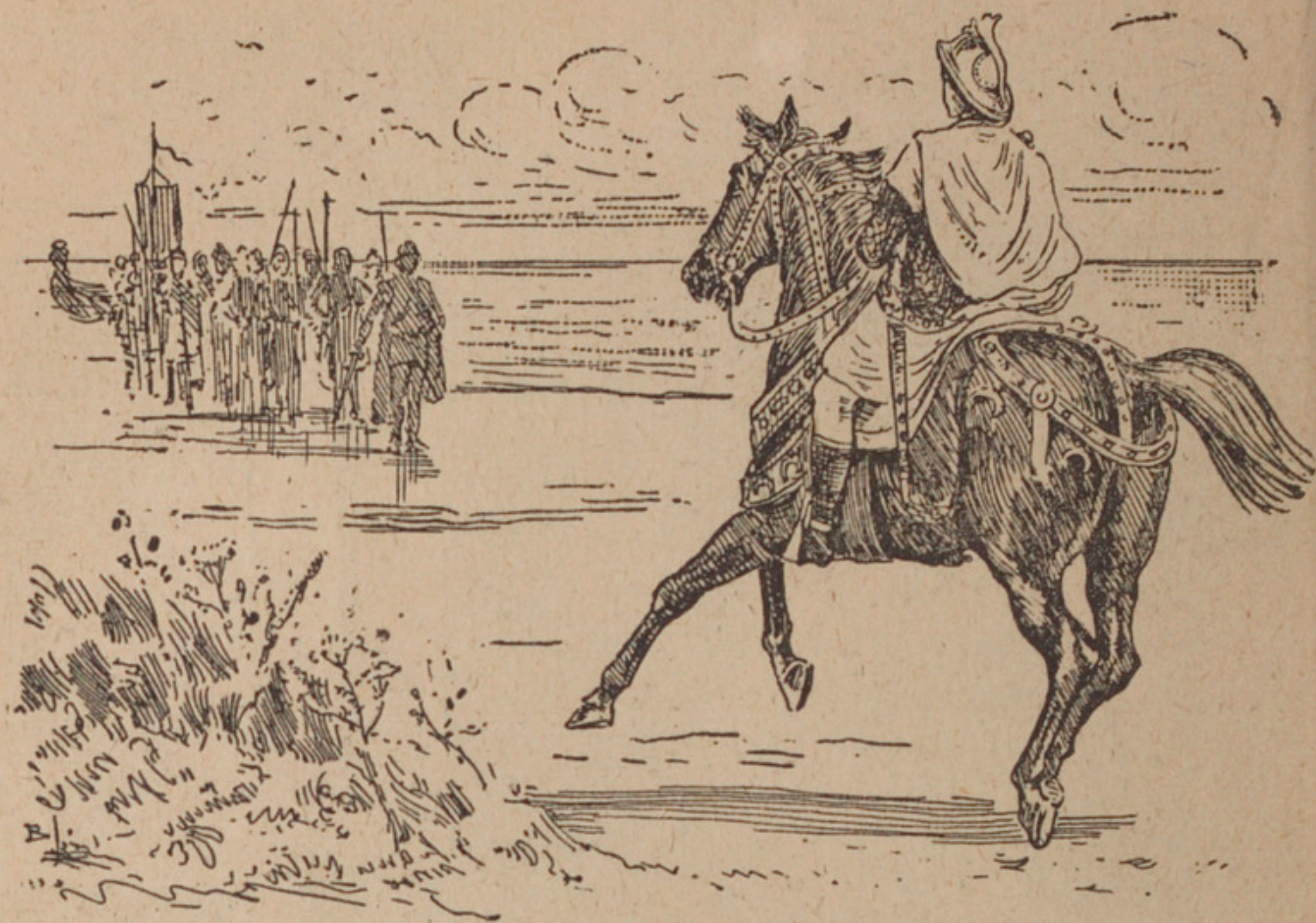
Puis il revint au palais pour raconter au roi comment il avait massacré les envahisseurs : « Voici, dit-il, la tête de leur chef, pour te remercier, ô roi, de m'avoir armé chevalier. »

Le lendemain, le roi alla à la chasse et Figold chevaucha à ses côtés tandis que Horn restait au palais. Et le perfide ami dit au roi : « Je t'avertis, roi Aylmer, que Horn te trahit : il veut épouser ta fille et te dépouiller de ton royaume. En ce moment même, ils conspirent contre toi. » Le roi revint au galop, furieux, et faisant irruption dans les appartements de Riminild, il y trouva Horn, comme l'avait dit Figold. « Hors d'ici, vaurien, s'écria-t-il. Qu'avez-vous à dire à la princesse ? »

Et Horn partit, sans dire une parole. Il alla à l'écurie, sella son cheval, ceignit son épée, puis revint faire ses adieux à Riminild : « Princesse, dit-il, je pars pour sept ans dans les pays lointains ; au bout de ce temps-là, je reviendrai ou j'enverrai un messenger, mais, si vous ne recevez aucune nouvelle, vous pourrez m'oublier et en épouser un autre. »



LA PRINCESSE FIT CHERCHER HORN.



HORN GALOPA AINSI JUSQU'AU RIVAGE.

Riminild, ôtant alors une bague de son doigt, la lui tendit : « Porte-la, dit-elle ; si tu veux savoir ce que je deviens, observe bien ses deux pierres, car l'une d'elles pâlira si je meurs, et si je t'oublie, l'autre deviendra toute rouge, mais si jamais je te deviens indifférente, jette-la. »

— Riminild, s'écria Childe Horn, je ne vous oublierai jamais. Il y a un petit lac d'eau claire, sous un arbre du jardin. Allez-y tous les jours pour y chercher mon image dans l'eau. Si vous ne la voyez pas, c'est que mes sentiments n'auront pas changé, et si vous la voyez, alors, je ne mériterai plus votre estime ! »

Puis Horn s'en alla vers la côte, où il s'embarqua pour l'Irlande, et, à peine débarqué, il rencontra deux des fils du roi qui l'amènèrent à leur père, le bon roi Thurstan. Horn s'inclina devant le souverain, qui lui souhaita la bienvenue et lui demanda son nom.

« Je m'appelle Vaillance », dit Horn, et cette hardiesse plût au roi.

Or, à Noël, le roi Thurstan donna un grand festin, au milieu duquel un homme arriva en criant : « O roi, ô seigneurs, nous sommes assiégés par cinq chefs païens, et l'un d'eux se déclare prêt à combattre à lui seul contre trois de nos chevaliers, demain matin à l'aube.

— Ce serait un bien triste Noël, dit le roi Thurstan ; quelle réponse leur donner ? Un conseil, messieurs. »

Et Horn, de sa place, répondit : « Si ces païens sont prêts à combattre un contre trois, que ne devons-nous pas oser ? Je me risquerai tout seul contre eux tous, et, l'un après l'autre, ils tomberont sous mon glaive. »

Le roi Thurstan, inquiet, dormit peu cette nuit-là, mais le chevalier Vaillance se leva de bonne heure et revêtit son armure. Puis il alla trouver le roi et lui dit :

« Venez avec moi, seigneur roi, et vous verrez en quelle monnaie je paye ces païens. » Et, dans la demi-obscurité, ils allèrent jusqu'à un grand pré, où un géant les attendait.



HORN ABATTIT LA TÊTE
DE L'INSOLENT.

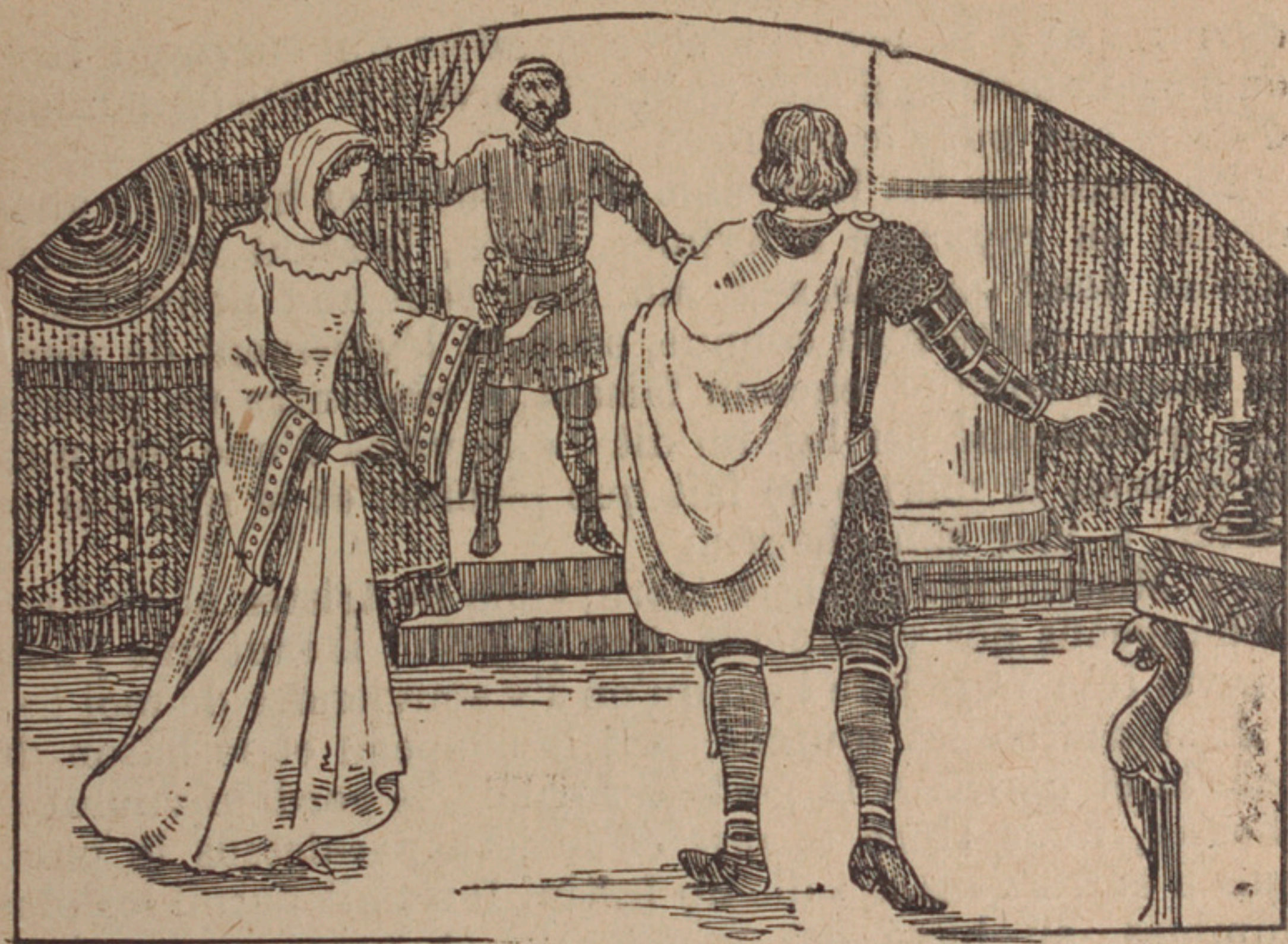
Horn l'accueillit par un coup qui l'étendit à terre sur-le-champ, puis il transperça de son épée le cœur d'un autre géant. Quand les pirates virent leurs chefs massacrés, ils lâchèrent pied et s'enfuirent vers le rivage, mais Horn essaya de les couper de leurs vaisseaux et, dans la lutte, les deux fils du roi tombèrent. Horn en fut très affligé et, pour venger le roi, il s'acharna contre les pirates.

Le roi Thurstan pleura amèrement quand on lui rapporta ses fils couchés sur des civières ; le deuil fut général, et on enterra en grande pompe les deux jeunes princes dans la crypte de l'église. Ensuite, le roi réunit ses chevaliers, et dit à Horn : « Vaillance, sans vous, nous étions tous perdus. Je vous fais mon héritier, vous épouserez ma fille Swanhild, qui est belle et séduisante, et vous me succéderez au trône. »

Et Horn vécut à la cour pendant six ans, sous le nom de Vaillance, sans envoyer un seul message à Riminild, car il ne se souciait pas de confier son secret à qui que ce fût, et par suite, Riminild, ne sachant pas si Horn lui était fidèle ou non, se trouva plongée dans la plus grande anxiété. Pour comble, le roi d'une contrée voisine la rechercha en mariage, si bien que le roi Aylmer fixa le jour des noces.

Un matin que Horn allait à cheval à la forêt, il vit un étranger sur le bord de la route qui répondit à ses questions : « Je viens du royaume d'Aylmer, et je cherche le chevalier Childe Horn. La princesse Riminild est très affligée et se lamente nuit et jour, car dimanche prochain son père la marie à un roi. »

A cette nouvelle, le chagrin de Horn égala celui de Riminild, et ses yeux se remplirent de larmes. Jetant un coup d'œil sur sa bague, il vit que l'une des pierres n'avait pas rougi, mais il lui parut que l'autre pâlisait : « Mon cœur savait bien, Riminild, se dit-il, que cette pierre ne deviendrait jamais rouge, mais l'autre qui pâlit est de mauvais augure. Sans doute vous avez plus d'une fois cherché mon image dans l'étang du jardin, sans y rien voir que le reflet de votre charmante personne. Cette ombre ne paraîtra jamais, Riminild ; je viendrai moi-même chasser toutes les ombres. »



LE ROI AYLMER CHASSE HORN DU PALAIS.

« Et toi, fidèle messenger, dit-il tout haut, retourne auprès de la princesse Riminild et dis-lui qu'en effet elle épousera un roi dimanche, car, avant que les cloches aient commencé à sonner, je serai auprès d'elle. »

Pendant ce temps, Riminild, debout sur le rivage, regardait la mer, espérant voir arriver Horn tout armé pour la délivrer, mais personne ne vint, sinon son propre messenger que les flots rejetèrent — sans vie — sur la grève ; et la princesse se tordit les mains de désespoir.

Horn, de son côté, était allé immédiatement trouver le roi Thurstan. Après s'être incliné, il lui avait avoué son vrai nom et ses chagrins présents. « Et maintenant, ô roi, dit-il, je vous prie de me récompenser de mes services en m'aidant à conquérir Riminild. Quant à votre fille Swanhild, je la donnerai au meilleur et au plus fidèle des chevaliers.

— Horn, dit le roi, faites ce que vous croyez de votre

devoir, » et il fit prévenir ses chevaliers qui suivirent Horn en grand nombre, si bien qu'il se trouva à la tête d'un millier d'entre eux pour le moins.

Le vent leur fut favorable et en quelques heures ils abordèrent au royaume d'Aylmer. Horn, laissant ses soldats cachés dans un bois, s'en alla tout seul aux nouvelles. Il suivait la route bien connue, sautant légèrement de pierre en pierre, lorsque, chemin faisant, il rencontra un pèlerin, qui, questionné par lui, lui dit : « Je viens d'une fête nuptiale, mais la mariée ne fait que pleurer, et je n'ai pas pu rester, à voir son chagrin.

— Miséricorde ! s'écria Horn, voilà de tristes nouvelles ! Echangeons nos vêtements, bon pèlerin ! il faut que j'aille à cette fête, et je jure bien qu'on s'y souviendra de moi ! »

Il se noircit les sourcils, prit le chapeau et le bâton du pèlerin et partit. A la porte du palais, le gardien voulut le chasser, mais Horn le prit et le jeta par-dessus le pont, puis il entra dans la salle du festin. Il s'assit parmi les plus humbles, au banc des mendiants, et promena un long regard tout autour de lui. Il vit un peu plus loin Riminild assise et absorbée comme quelqu'un qui rêve ; tout à coup, elle se leva pour verser le vin et l'hydromel aux chevaliers, et Horn s'écria : « Belle reine, si vous voulez être heureuse, n'oubliez pas le tour du mendiant. »

Elle posa sur la table le flacon de vin et lui versa de la bière brune dans une cruche, en disant : « Tiens, bois cela d'un trait, effronté mendiant. » Mais donnant la cruche à ses compagnons, il dit : « Je ne suis pas venu pour boire des cruches de bière, mais des coupes de vin. Belle reine, tu ne vois qu'un mendiant, mais je suis bien plutôt un pêcheur venu pour relever mon filet que j'ai laissé il y a sept ans aux mains d'une belle personne de ce pays. »

Très troublée, Riminild dévisagea Horn et, prenant une coupe, elle dit : « Bois donc du vin, pêcheur, et dis-moi qui tu es. » Il but, puis laissa tomber dans la coupe l'anneau d'or : « Regarde, dit-il, ô reine, ce que tu trouveras dans cette coupe et ne me demande plus qui je suis. »

La reine se retira dans ses appartements avec ses demoi-



Ô ROI, Ô SEIGNEURS, NOUS SOMMES ASSIÉGÉS PAR CINQ CHEFS PAÏENS ! »



UN MATIN, HORN VIT UN ÉTRANGER SUR LE BORD DE LA ROUTE.

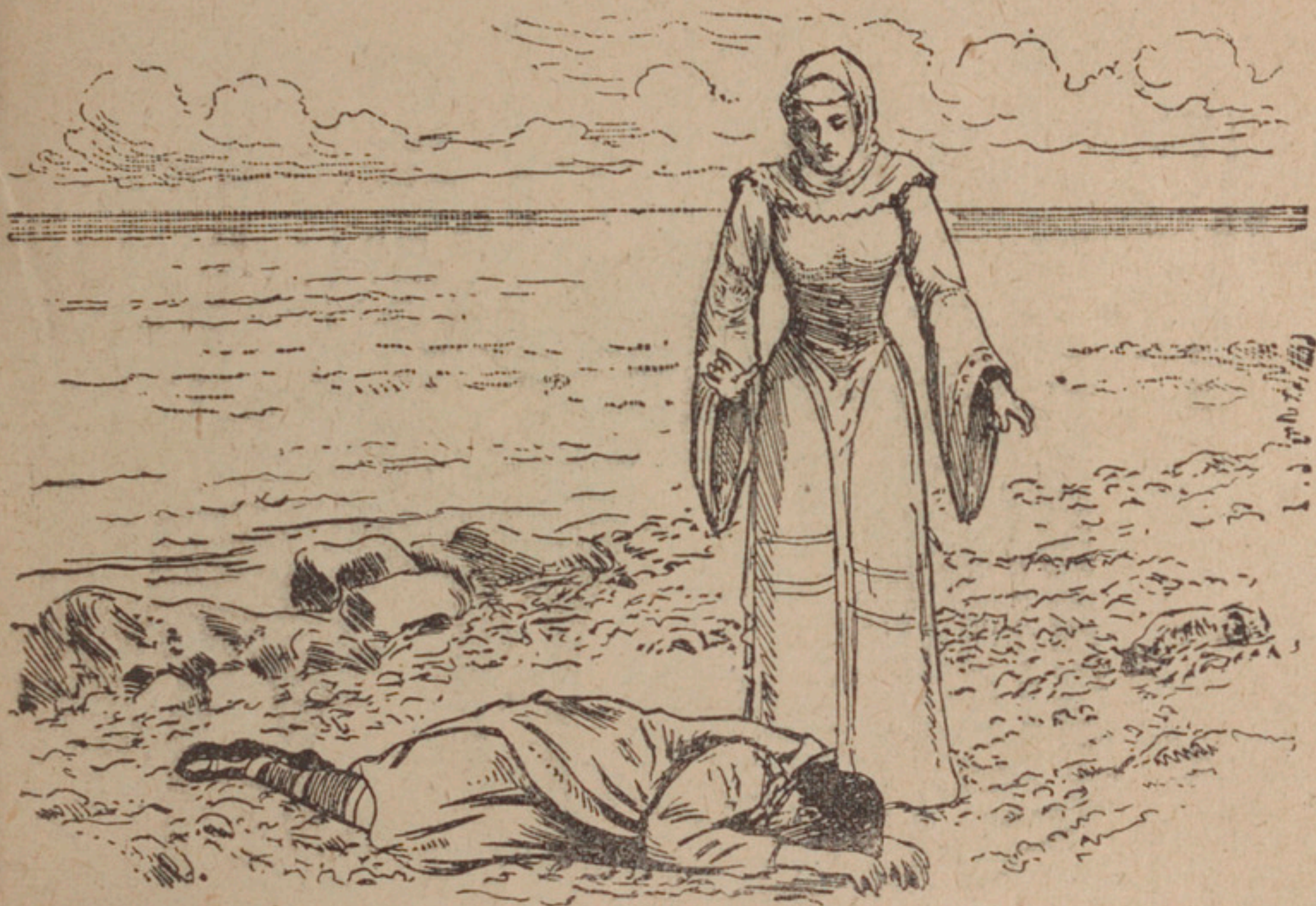
selles d'honneur. Quand elle vit la bague qu'elle avait donnée à Horn, son désespoir fut extrême et elle s'écria : « Childe Horn doit être mort, car voici sa bague. »

Elle fit alors appeler l'étranger et Horn parut devant elle sans qu'elle le reconnût : « Dis-moi, honnête pèlerin, d'où tu tiens cette bague, demanda-t-elle. »

— Je l'ai prise, dit-il, au doigt d'un homme que j'ai trouvé mourant dans un bois ; il se lamentait tout haut, appelant sa fiancée Riminild qu'il ne reverrait plus », et tout en parlant, il avança son capuchon sur ses yeux pleins de larmes.

Mais Riminild, poussant un cri, s'évanouit. Les suivantes s'empressèrent autour d'elle, et Horn, quand elle eut repris ses sens, jetant au loin le bâton et la cape, s'essuya le visage et se fit reconnaître. Quelle ne fut pas la joie de Riminild, hésitante d'abord, puis bientôt convaincue.

« Horn, méchant prince, pourquoi m'avoir ainsi mystifiée ? — Patience, Riminild, et je vous raconterai tout.



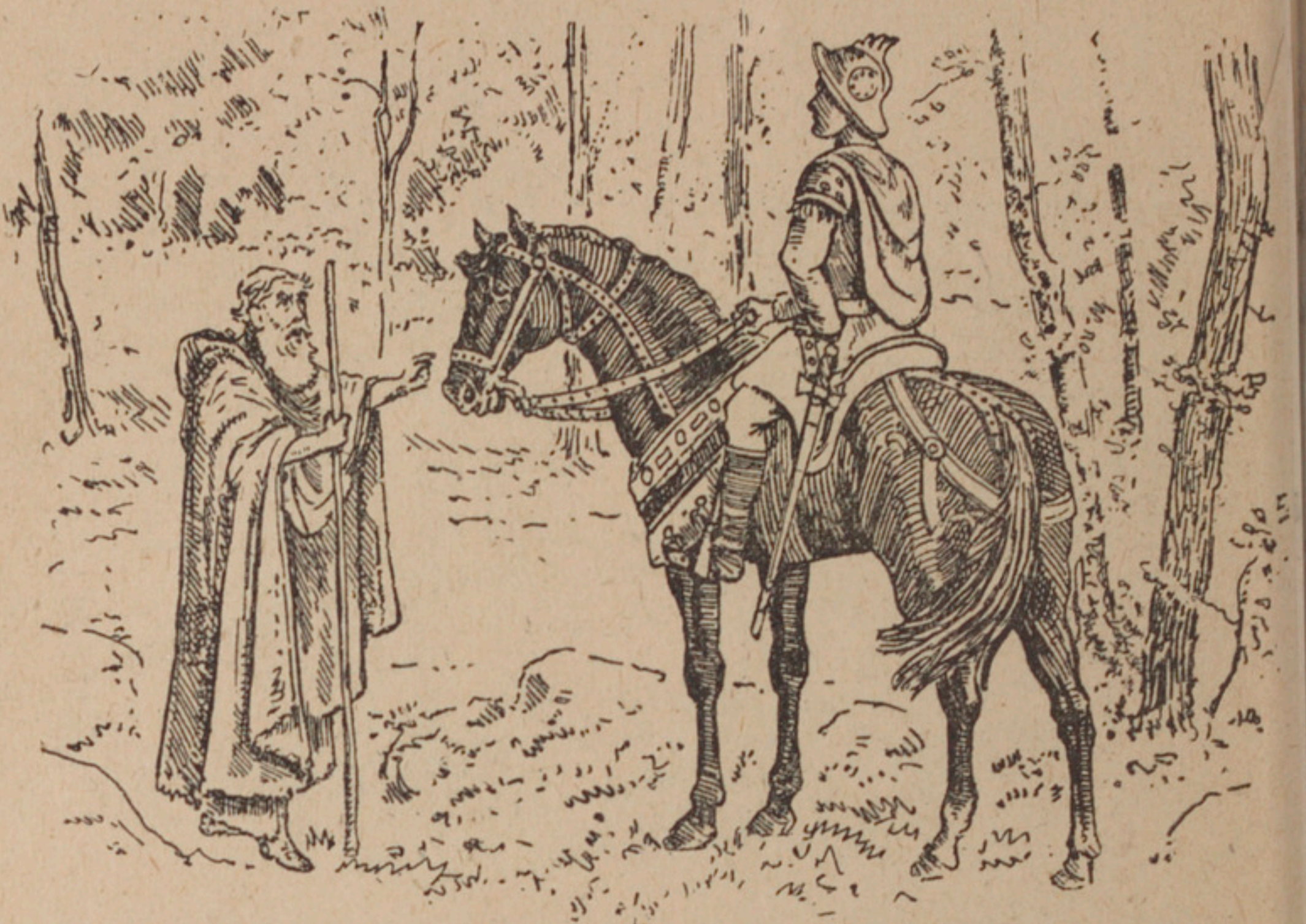
LES FLOTS REJETÈRENT SUR LA GRÈVE LE CORPS SANS VIE DU MESSAGER.

Pour l'instant, laissez-moi achever mon œuvre, après quoi je reviendrai auprès de vous. »

Et il partit vers la forêt, bientôt rejoint par Athulf, mis au courant par Riminild du retour de son ami. Tous deux, à la tête de la troupe de Childe Horn, revinrent vers la ville, où Riminild les guettait du haut d'une tour. Horn, la désignant à ses soldats, s'écria : « Chevaliers, voici là-bas ma fiancée, aidez-moi à la conquérir ! »

Alors, ils montèrent à l'assaut des portes, et Horn et ses héros firent brusquement irruption dans le palais du roi. La mêlée qui suivit fut impitoyable ; Horn, l'épée nue, bondissait à travers la salle ; tout à coup il se trouva face à face avec le roi Aylmer et le marié. Celui-ci lui demanda ce qu'il voulait : « Je cherche ma fiancée, répondit-il, et si vous ne me la rendez pas, je vous ôterai la vie.

— J'aimerais mieux te donner ma fiancée que ma vie, dit le marié, mais tu n'auras ni l'un ni l'autre. » Et il se défendit bravement. Cela d'ailleurs ne le sauva pas, et Horn lui



CHEMIN FAISANT, IL RENCONTRA UN PÈLERIN

trancha la tête d'un coup si sec qu'elle alla rouler à travers la salle, puis le héros, s'adressant aux convives, s'écria : « La fête est finie ! » ; après quoi, il proclama une trêve et, s'asseyant, dit au roi Aylmer : « Je suis né dans la région du Sud, et je suis de race royale. Les Wikings (1) païens ont tué mon père et m'ont abandonné en mer avec mes douze compagnons. Vous m'avez fait chevalier, et bien que vous m'ayez chassé de votre royaume, me croyant coupable de mauvais desseins, je n'ai pas démerité, et aussi je vous prie, ô roi, de m'agréer comme gendre. Je ne réclamerai pas, cependant, ma fiancée avant d'avoir reconquis mon propre royaume, mais ce sera chose aisée avec l'aide de mes braves chevaliers et de quelques autres, s'il vous plaît de m'accorder quelque secours. Je laisse ici en gage le plus beau joyau de ma couronne jusqu'à ce que le roi Horn soit

(1) Pirates.

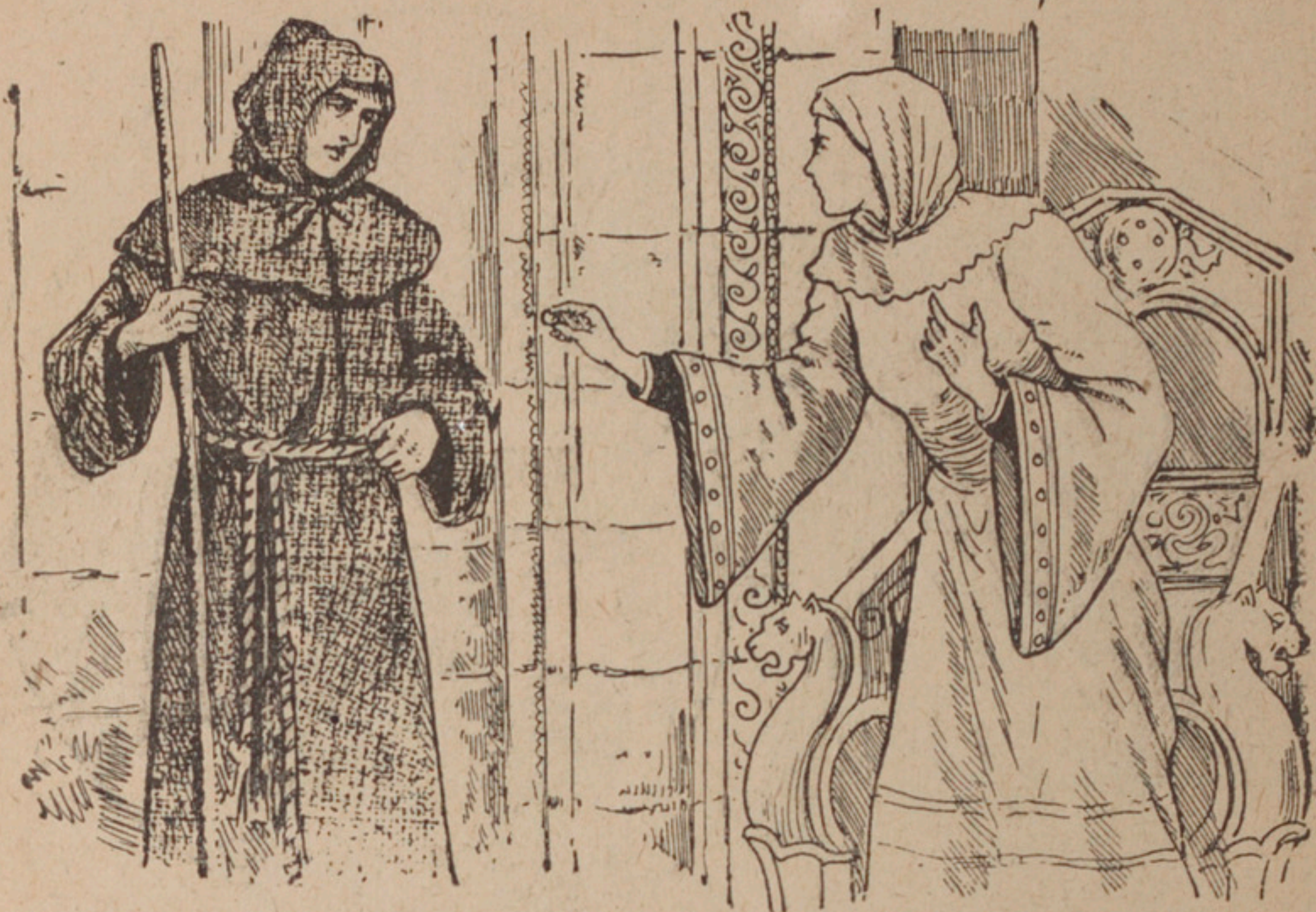


RIMINILD VERSE LE VIN ET L'HYDROMEL AUX CHEVALIERS.

en état de faire asseoir à côté de lui sur son trône la reine Riminild. »

Comme il parlait, Riminild entra, et Horn, lui prenant la main, la conduisit à son père. Le roi, voyant devant lui ce beau jeune couple, dit, tout en plaisantant : « Il est vrai que j'ai réprimandé jadis un jeune chevalier, mais non pas le roi Horn en présence de qui je me trouve pour la première fois. Jamais je n'aurais dit une parole brusque au roi Horn, encore moins l'aurais-je empêché de courtiser une princesse. »

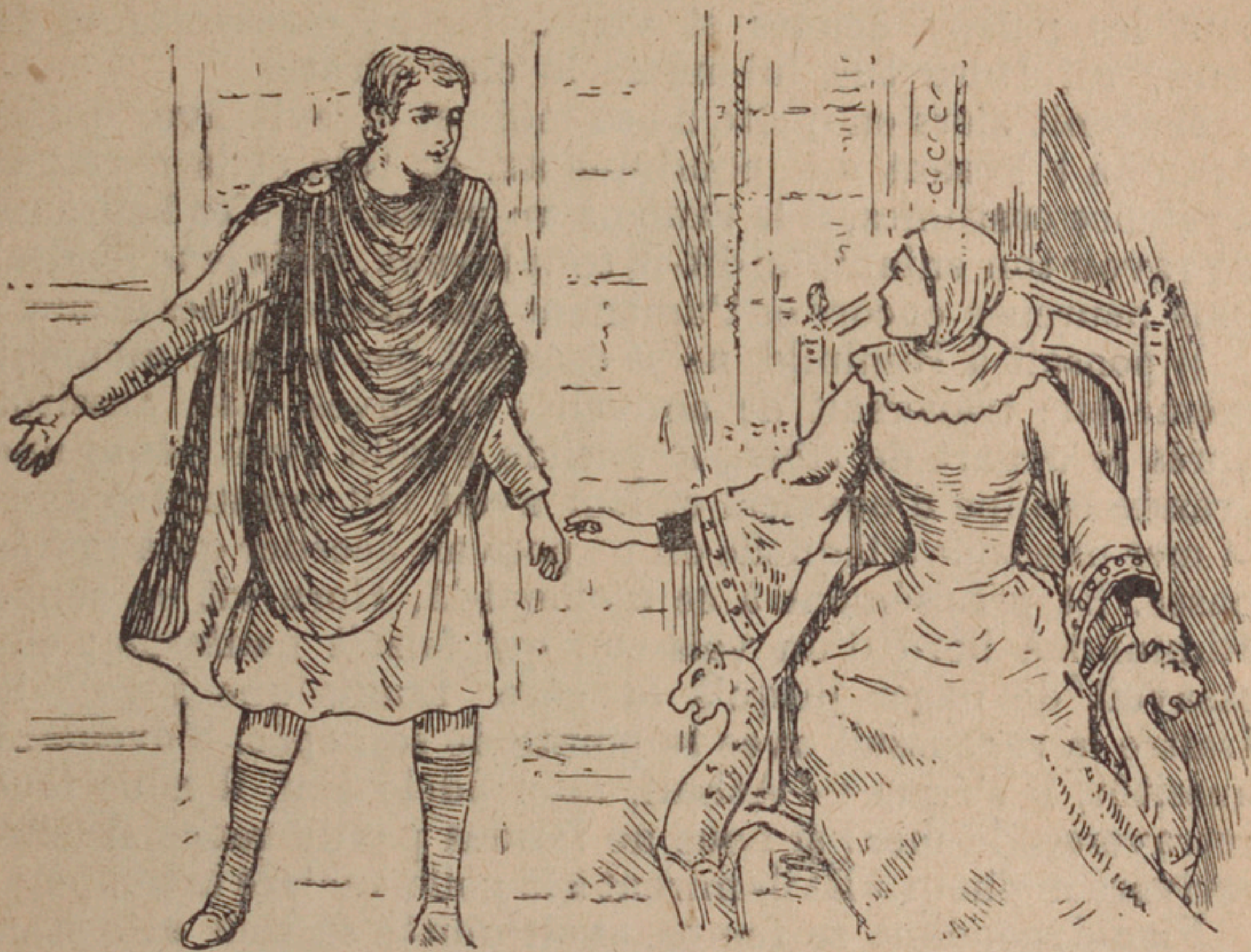
Puis les chevaliers et les seigneurs défilèrent, pour féliciter l'heureux couple, et parmi eux les douze compagnons de Horn, qui lui rendirent hommage comme à leur souverain. Celui-ci fut content de les voir tous et particulièrement le brave et loyal Athulf. « Athulf, dit-il, tu m'as aidé à conquérir ma fiancée ; suis-moi maintenant dans mon pays pour m'aider à lui gagner un royaume. Toi aussi, d'ailleurs, tu obtiendras une princesse en récompense. Je l'ai déjà choisie : elle s'appelle Swanhild et on la trouvera belle,



« DIS-MOI, HONNÊTE PÈLERIN, D'OU TU TIENS CETTE BAGUE ».

même à côté de Riminild. » Ces paroles réjouirent Athulf, tandis que Figold le traître, plein de honte et de jalousie, était prêt à se cacher sous terre.

Horn retourna donc à son vaisseau, emmenant Athulf avec lui, mais laissant Figold. Avait-il raison ou tort ? Il est difficile de savoir ce que l'on doit faire d'un traître : s'il faut l'emmener au combat ou le laisser chez soi. Le vaisseau, poussé par le vent, aborda au bout de quatre jours ; Horn débarqua à minuit, et lui et Athulf s'en allèrent vers l'intérieur des terres. Sur leur chemin ils virent un chevalier à la noble tournure, endormi à l'ombre de son bouclier. Horn lui cria : « Eveille-toi et dis-nous ce qui se passe ici. Tu ne parais pas être un païen, sans quoi je t'aurais mis en pièces. » Le bon chevalier, surpris, se leva aussitôt et dit : « C'est contre mon gré que je sers les païens qui gouvernent ici. Je garde la place de Horn, notre héros bien-aimé. Voilà longtemps que je m'étonne qu'il ne soit pas revenu encore reprendre son bien. Ces ~~mécréants~~ l'ont embarqué quand



HORN, MÉCHANT PRINCE, POURQUOI M'AVOIR MYSTIFIÉE ?

il était encore tout jeune avec ses douze compagnons, parmi lesquels se trouvait mon fils unique Athulf. Il aimait tendrement Horn, qui le lui rendait bien ; si je pouvais les revoir, ne fût-ce qu'une fois, je mourrais en paix.

— Eh bien, réjouissez-vous, dirent-ils, car Horn et Athulf sont devant vous. » Avec quelle joie le vieillard n'accueillit-il pas les deux jeunes gens ! Il serra son fils dans ses bras et plia le genou devant Horn, et tous trois se réjouirent. « Où sont vos troupes, demanda le vieillard ? Je suppose que vous êtes venus tous deux explorer le pays. Apprenez en tout cas que votre mère vit encore et, si elle vous savait ici, sa joie n'aurait plus de bornes.

— Béni soit le jour où nous avons débarqué ici, dit Horn ; nous viendrons à bout de cette horde de pirates. » Puis il sonna du cor et tous ses compagnons restés sur le vaisseau l'entendirent et abordèrent, impatients d'engager le combat. Du matin jusqu'au soir, la bataille fit rage !

tous les païens, jeunes et vieux, furent massacrés, et le jeune roi Horn tua lui-même le chef pirate.

Il se mit alors en quête de sa mère et la revit, avec quelle émotion ! Posant une couronne sur sa tête et la revêtant de riches costumes, il la ramena au palais. « Tu es heureuse de ravoïr ton enfant, lui dit-il, tout joyeux, mais je te rendrai plus heureuse encore en t'amenant une fille selon tes désirs. »

Il pensait à Rîminild, ne se doutant pas qu'à ce moment même elle traversait de nouvelles épreuves. Car, aussitôt après le départ de Horn, le perfide Figold avait réuni une grande équipe d'ouvriers et leur avait fait construire dans la mer une tour à laquelle on ne pouvait accéder qu'à marée basse. Et précisément à ce moment-là, Horn vit en songe Rîminild à bord d'un vaisseau qui faisait naufrage ; elle essayait de nager jusqu'à la côte, tandis que Figold le traître la repoussait avec la pointe de son épée. S'éveillant aussitôt, il s'écria : « Athulf, mon fidèle ami, il nous faut retraverser la mer ; si nous ne faisons pas diligence, il nous arrivera malheur. » Et ils mirent à la voile, malgré la tempête.

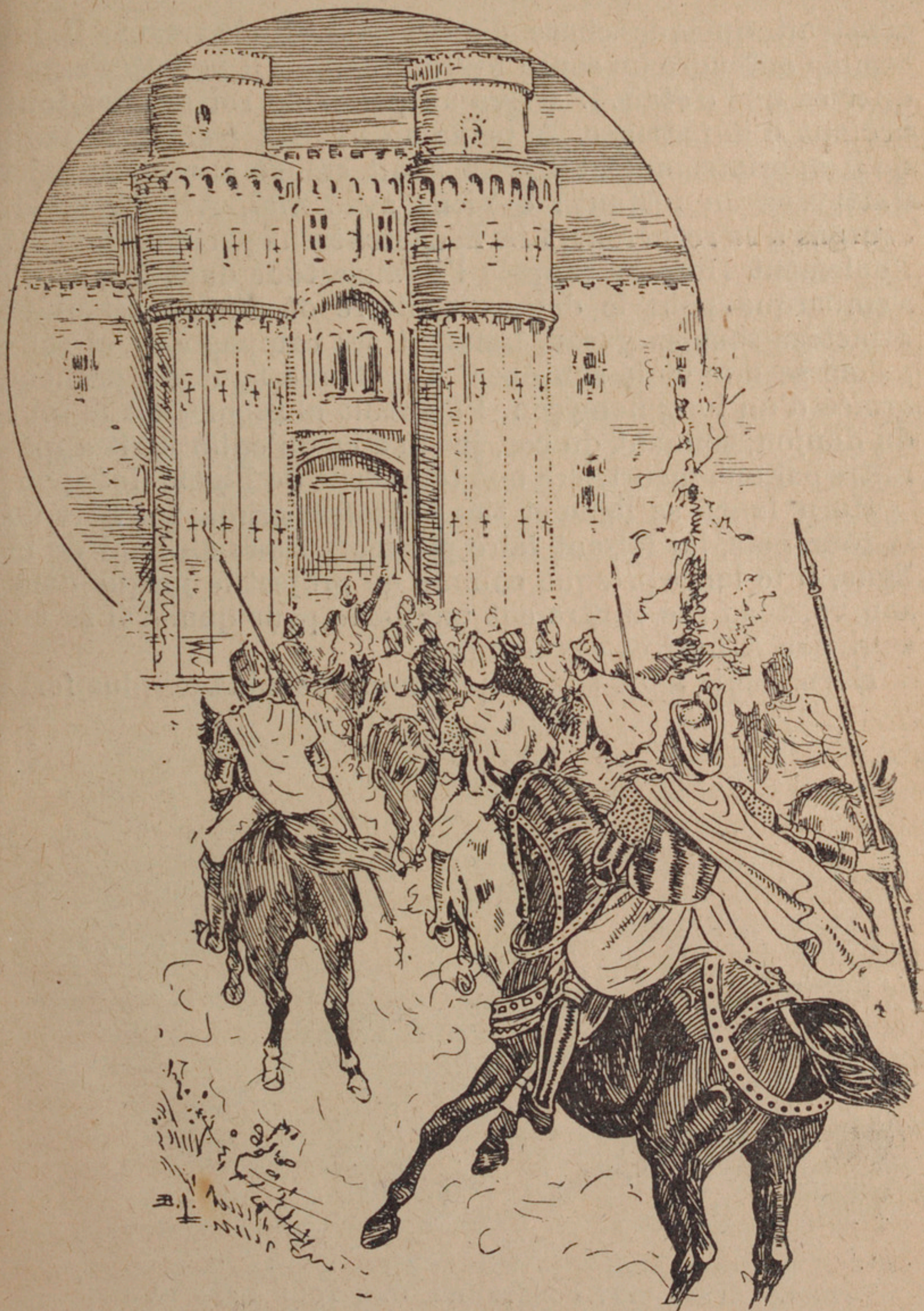
Figold, pendant ce temps, avait quitté sa tour et s'était présenté devant le roi Aylmer. Usant de ruse, le traître s'exprima ainsi : « Roi Aylmer, Horn m'a fait savoir qu'il voudrait que je lui conduise sa fiancée. Il a reconquis sa couronne et son royaume, et souhaite les faire partager à la princesse. — Très bien, dit le roi, j'y consens. »

Quant à Rîminild, elle ne se souciait guère d'être sous la garde de Figold, en qui elle n'avait aucune confiance. « Pourquoi Horn ne vient-il pas me chercher lui-même ? demanda-t-elle ? Je ne sais pas le chemin pour aller dans son royaume, ni par terre, ni par mer. — Mais je le connais, dit Figold, et je vous y amènerai bientôt, gracieuse reine » ; mais son méchant sourire ne dit rien de bon à la princesse.

« Si Horn ne pouvait pas venir lui-même, continua-t-elle, pourquoi n'a-t-il pas envoyé Athulf, son fidèle ami ? »

Cette question-là plut si peu au traître qu'il ne répondit pas, et la princesse partit.

Horn, qui venait du Sud, fut jeté sur le rivage par la tempête, et, voyant la haute tour de Figold, il demanda qui avait



ILS MONTÈRENT A L'ASSAUT DES PORTES

construit quelque chose d'aussi laid. En passant, il lui sembla entendre un sourd murmure, mais il ne put s'expliquer ce que c'était. Il arriva au palais du roi Aylmer, tout brûlant d'impatience. A peine en avait-il franchi le seuil qu'il apprit comment Figold avait enlevé Riminild. Sans s'attarder un instant : « Viens avec moi, Athulf, dit-il, courons à sa recherche. » Ils la cherchèrent partout en vain ; finalement Horn se rappela l'étrange tour dans la mer et s'embarqua pour le donjon solitaire où Figold tenait la princesse sous sa garde. Laissant ses compagnons, et sans même se munir de son épée, il prit une ligne de pêcheur armée d'un long hameçon. Puis il fit plusieurs fois le tour du donjon, sonnant du cor, jusqu'à ce qu'enfin il vit apparaître par une meurtrière une tête : celle de Figold, le fripon.

Horn lança sa ligne et tira le traître grimaçant hors de la tour, puis, lui faisant faire plusieurs tours au bout de la ligne, il le lança presque comme un projectile jusque dans son vaisseau ; le traître eut une belle peur quand il se vit saisi par Athulf et ses hommes.

Horn reprit alors son cor et sonna de plus en plus fort.



FIGOLD AVAIT FAIT CONSTRUIRE UNE TOUR DANS LA MER.

A la première fois, la porte se découvrit; à la seconde, il put entrer dans la tour; à la troisième, il ressortit avec Riminild. Il la ramena à bord de son vaisseau et dit à sa petite troupe : « Mes amis, notre voyage est fini et nous allons revenir chez nous en grande fête. Et toi, Athulf, mon ami éprouvé, tu vas recevoir ta récompense : je vais t'amener à ta fiancée Swanhild, et nous nous marierons, Riminild et moi, le même jour que vous. Et vous, Riminild ma bien-aimée, vous que j'ai sauvée de l'abîme, rien de ce que j'ai souffert pour vous ne me chagrîne comme la perfide conduite de ce traître à votre égard ! Qu'on le mette dans un bateau, ajouta-t-il en s'adressant à ses hommes, et qu'on l'abandonne en pleine mer, comme on l'a fait pour nous, quand nous étions enfants; que les flots emportent la fourberie, comme jadis ils portèrent l'innocence ; notre vaisseau n'en ira que plus vite, et quant au félon, qu'il erre à l'aventure jusqu'à ce qu'il aborde dans un pays où les traîtres n'existent pas. »



LE VAISSEAU QUI EMPORTE LE FÉLON.



LE MONSTRE GRENDEL.

HISTOIRE DE BEOWULF

I. — Le Monstre Grendel

Le vieux roi Hrothgar s'était fait construire un grand palais à la toiture dorée, tout entouré de bancs, et auquel une terrasse donnait accès. Ce palais était plus grand qu'aucun château dont on eût jamais entendu parler ; Hrothgar y siégeait sur son trône, au milieu d'une troupe de braves chevaliers, et tous y vivaient dans la paix et la joie.

Or, il vint du fond des marais un méchant monstre du nom de Grendel. Se faufilant dans les ténèbres, il arriva jusqu'au château et toucha les deux grandes barres de fer de la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

Puis, de ses yeux qui lançaient des flammes, il regarda les chevaliers dormant après la bataille. L'affreux monstre

passa entre ses griffes d'acier trente d'entre eux tout endormis, et poussant des hurlements de triomphe, plus vif que l'éclair, il repartit avec sa proie, à travers les landes.

Les chevaliers, à leur réveil, jetèrent des cris de douleur, tandis que le roi lui-même restait muet de chagrin. Personne ne pouvait livrer bataille au monstre : il était trop fort, trop redoutable pour qu'il fût au pouvoir de quiconque de le vaincre, et pendant douze ans Grendel continua ainsi ses attaques contre Hrothgar ; comme une ombre de mort, rôdait autour du château dans les landes brumeuses, toujours à l'affût de sa proie. Il n'y avait qu'une chose à laquelle il lui était impossible de toucher, et c'était le trône sacré du roi.

Or, dans une contrée lointaine, vivait un jeune homme au nom de Beowulf et qui avait à lui seul la force de trente hommes. Le récit des forfaits de Grendel et de l'affliction du bon roi Hrothgar lui étant venu aux oreilles, il arma un solide vaisseau et s'embarqua avec quatorze de ses camarades pour aller au secours de Hrothgar.



BEOWULF ET SES COMPAGNONS VONT AU SECOURS DU ROI HROTHGAR

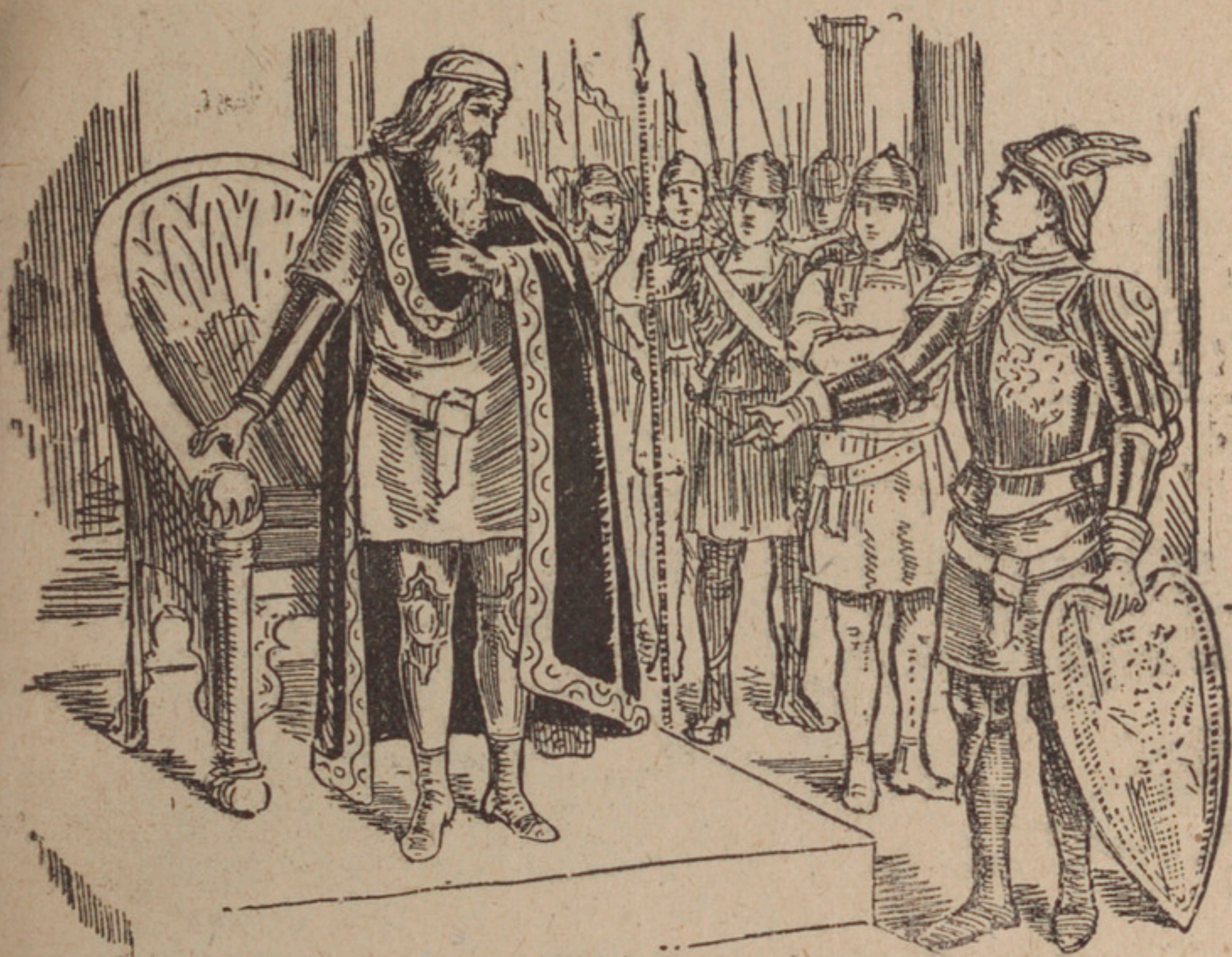


« QUI ÊTES-VOUS ? S'ÉCRIT LE
GARDE-CÔTE ».

Le bon vaisseau vola comme un oiseau sur l'océan houleux, si bien qu'en temps voulu l'équipage aperçut des falaises d'un blanc éclatant. C'était la fin du voyage ; aussi, après avoir mis leur navire à l'ancre, les hommes saisirent leurs armes et se réjouirent de leur heureuse traversée.

Or, du haut d'une tour, le garde-côte les avait vus. S'armant d'une énorme lance, il partit à cheva' aussitôt vers la grève. « Qui êtes-vous, s'écria-t-il ; vous qui débarquez ainsi à main armée. Avant de vous laisser faire un pas de plus, il faut que je sache d'où vous venez. Ecoutez-moi et répondez aussi clairement que je vous parle. » Beowulf répondit qu'ils venaient en amis, pour débarrasser Hrothgar de son cruel ennemi Grendel.

Ils descendirent la colline au pas de charge. L'impétueuse et bruyante chevauchée ne s'arrêta que lorsqu'on put apercevoir le château, resplendissant comme de l'or sur le bleu du ciel. Le garde le leur désigna, leur disant de s'y diriger tout droit, puis, faisant volte-face sur son cheval, il dit : « Il faut que je m'en retourne. Puissiez-vous réussir. Quant à moi, je dois surveiller la côte. » Les hommes de



« SALUT, Ô ROI », DIT BEOWULF.

Beowulf suivirent alors la rue qui menait au château, faisant résonner les pavés, et leur armure étincelant au soleil. Ils atteignirent la terrasse, où ils déposèrent leurs larges boucliers. Puis ils s'assirent sur le banc, réunirent leurs lances en faisceaux et se firent annoncer par le héraut.

Hrothgar les accueillit avec empressement. Ils entrèrent dans la grande salle du château d'un pas cadencé, Beowulf en tête, revêtu d'une cotte de mailles qui brillait comme de l'or. D'un air noble et assuré, il dit : « Salut, ô roi ! Je suis venu provoquer Grendel en combat singulier. Accorde-moi cette faveur, ô roi, à moi et à ma petite troupe. Je sais que le redoutable monstre dédaigne toute espèce d'armes. Je ne porterai donc ni épée, ni aucune sorte de bouclier. Je combattrai l'ennemi corps à corps, et la mort viendra pour celui que choisira la Providence. Si c'est moi qui succombe, le monstre m'emportera dans les marais, aussi ne



EN UN CLIN D'ŒIL, IL ROMPIT LES OS DU GUERRIER.

prenez pas souci de mon corps. Qu'on envoie seulement mon armure à mon roi. »

Ces nobles paroles plurent au roi Hrothgar, qui fit asseoir à sa table le jeune homme et ses compagnons, les priant de se joindre au festin, s'ils en avaient quelque envie. Pendant le repas, un ménestrel chanta d'une voix limpide; la reine, en robe de brocart d'or, arpentait la salle du festin, tendant la coupe d'hydromel au roi et aux guerriers, vieux et jeunes. Quand vint le tour de Beowulf, avec d'aimables paroles elle lui apporta la coupe. Tout fier de cet honneur et animé d'une noble ambition, le jeune homme but dans le précieux verre et fit le serment de vaincre ou de mourir.

Quand le soleil disparut à l'occident, tous les convives se levèrent, et le roi chargea Beowulf de guetter l'ennemi. « Prends courage, dit-il, et fais bonne garde; si tu accomplis cette action d'éclat, tous tes désirs seront exaucés. »

Beowulf s'étendit alors à terre pour se reposer, après avoir enlevé sa cotte de mailles, son casque et son épée.

A travers les ténèbres, voici Grendel qui vient à pas furtifs. A peine a-t-il touché la porte, qu'elle s'ouvre toute grande. Il traverse rapidement la salle dallée et ses yeux brillent à la vue de la troupe de chevaliers endormis. D'avance il se réjouit de se repaître de leur sang avant l'aube, puis, saisissant un des guerriers, en un clin d'œil il lui rompt les os ; il étend alors la main pour saisir Beowulf. Mais Beowulf, aussitôt, sautant sur ses pieds, lui attrapa le bras et se mit à lutter contre lui de toutes ses forces. Jamais Grendel n'avait senti une telle prise : il voulait partir, sans en avoir la force. Il rugit et le palais retentit de ses hurlements, tandis qu'il allait et venait comme un forcené, se débattant contre la redoutable étreinte de Beowulf. Les bancs furent renversés, les poutres craquèrent, le splendide palais s'écroula ; les hommes de Beowulf avaient saisi leurs armes, pensant mettre le monstre en pièces, mais Grendel était invulnérable.

Cependant comme Beowulf le tenait toujours par le bras, l'épaule craqua et Grendel s'enfuit blessé à mort, laissant la main, le bras et l'épaule aux mains de Beowulf.

Il s'enfuit à toutes jambes dans la nuit à travers les landes : Beowulf était vainqueur.

Dans la matinée, de tous côtés vinrent de nombreux guerriers. En troupe, ils suivirent la trace du monstre jusqu'au bord d'un étang aux abords désolés. C'était là qu'il avait rendu le dernier soupir. Puis les chevaliers revinrent au galop. Le toit doré du palais étincelait au soleil ; le roi, debout sur la terrasse, les attendait : « J'ai eu bien du tourment, dit-il, mais cet enfant a fait ce qu'aucun de nous n'était capable. A présent, Beowulf, je t'aime comme mon fils ; tu ne manqueras de rien ta vie durant et ta renommée sera éternelle. » Puis, après avoir nettoyé le palais, tendu les murs de brocart d'or, on donna un banquet. Le roi sortit de ses trésors une bannière, un heaume, une cotte de mailles et surtout une épée fameuse que, depuis des siècles, on se transmettait de père en fils ; puis huit chevaux

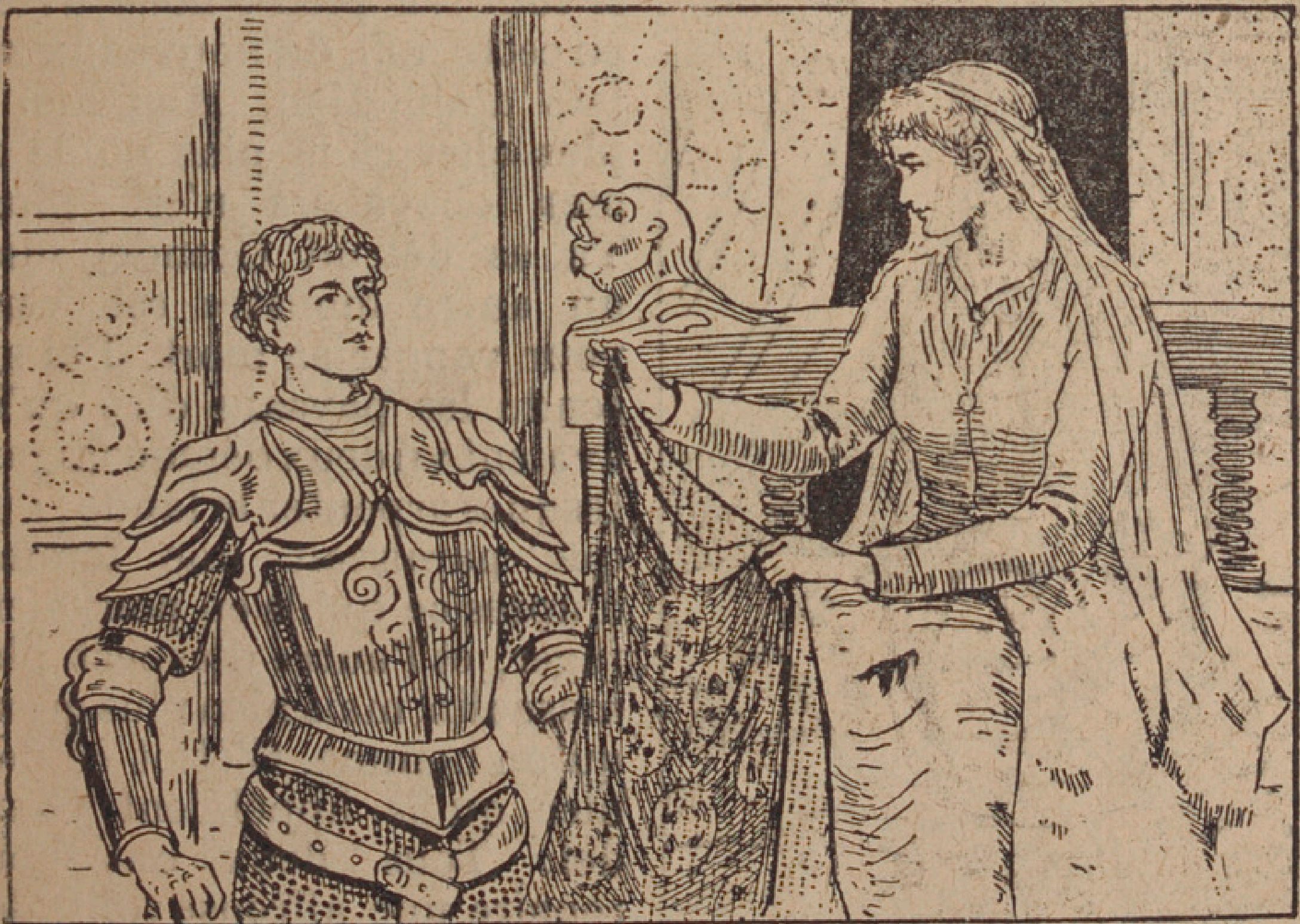


GRENDDEL S'ENFUIT, BLESSÉ A MORT.

splendidement harnachés, dont l'un portait la selle du roi Hrothgar toute décorée d'argent. La reine joignit ses présents à ceux du roi : un manteau, des bracelets et un collier d'or, et tous deux accompagnèrent leurs dons de souhaits de prospérité, tandis que les ménestrels chantaient, célébrant ce beau jour. Et les réjouissances durèrent jusqu'au soir. Alors on enleva les bancs pour les remplacer par des lits : Beowulf, comme le roi, eut cette nuit-là sa chambre particulière. Les seigneurs s'étendirent dans la grande salle, posant à leur chevet leurs boucliers, leurs armures, tout prêts, s'il le fallait, à combattre pour leur chef. Puis ils s'endormirent, bien loin de soupçonner l'affreuse calamité prête à fondre sur eux.

II. — La Sorcière de l'Étang

La mort devait en effet faire une nouvelle victime parmi les compagnons de Hrothgar : si Grendel était mort, sa mère vivait encore.



LES ADIEUX DU ROI ET DE LA REINE



LA SORCIÈRE BROYA LE CHEVALIER
PENDANT SON SOMMEIL.

Furieuse du trépas de son fils, elle se glissa jusqu'au château, et, ayant réussi à s'y faufiler, elle saisit dans ses griffes l'intime ami du roi et le broya pendant qu'il dormait. Aussitôt, grand tumulte; les chevaliers s'élancèrent, l'épée à la main, et la sorcière s'enfuit à toutes jambes pour se mettre à l'abri des représailles.

Lorsque le roi apprit le meurtre de son plus cher ami, il en fut consterné. Il envoya chercher Beowulf, et lorsque le jeune homme fut devant lui : « Ne me demande pas, dit-il, si tout va bien ; nous avons eu cette nuit de nouveaux sujets d'affliction. Mon-ami le plus cher et le plus noble de mes chevaliers n'est plus. Tu as détruit Grendel, mais un autre monstre est venu pour venger sa mort. J'ai entendu les paysans dire qu'ils avaient vu deux démons gigantesques arpenter la lande : l'un qui paraissait une femme, d'après ce qu'ils en pouvaient juger, et l'autre d'aspect plus masculin, mais bien plus grand qu'un homme. C'était ce dernier qu'ils appelaient Grendel. Tous deux ont pour repaire une affreuse solitude : un pays de marais inconnus et de rochers battus par les vents. Une chute d'eau y tombe

dans un gouffre noir, et des arbres tordus aux racines noueuses dominant le précipice. Un feu démoniaque y brûle toutes les nuits. Personne ne peut dire la profondeur de cette cave, et le cerf aux abois, plutôt que d'y plonger, préfère affronter ses ennemis sur la rive. C'est un lieu terrifiant ; toi qui es notre unique secours, oseras-tu y pénétrer ? »

Sans la moindre hésitation, Beowulf répondit : « Ne t'afflige pas, ô roi. Sans nous laisser abattre, partons bien vite à la poursuite du monstre. La mort nous attend tous, et celui qui en a l'occasion doit, avant qu'elle vienne, accomplir des exploits. Je vous promets que la race des Grendel ne m'échappera pas, qu'elle se cache dans les profondeurs de la terre ou de l'océan. »

Le roi se leva avec enthousiasme, et Beowulf et ses amis se mirent en route.

Après avoir passé le long de rives escarpées et de ravins étroits que hantent des lutins, ils aperçurent tout à coup un bouquet d'arbres sombres, surplombant un étang sinistre. A cette vue, un frisson les saisit, car l'étang était d'un rouge sanglant. Ils s'assirent tous au bord de l'étang,



LE SOMBRE RAVIN.



ILS VIRENT UN ÉNANG ROUGEÂTRE

tandis que le cor lançait une joyeuse fanfare. Dans l'eau, se trouvaient d'affreux reptiles et, sur des îlots de terre émergée, il y avait des dragons et des animaux étranges ; au son du cor, tous, furieux, disparurent en faisant le plongeon, sauf un que l'un des compagnons de Beowulf réussit à percer d'une flèche.

Quant à Beowulf lui-même, il se prépara au combat. Il revêtit son armure, de crainte de donner prise au monstre. Sa tête était couverte d'un casque blanc, agrémenté de silhouettes d'ours et qu'aucune arme ne pouvait entamer. Enfin, son glaive était à lui seul un trésor ; jamais il n'avait failli à aucun de ceux qui, dans la bataille, en avaient eu besoin.

« Si je meurs, soyez un père pour mes hommes, dit Beowulf à Hrothgar, et envoyez à mon roi, je vous prie, les riches présents que vous m'avez faits. Il verra ainsi que, pendant ma courte vie, la fortune m'a souri. Et maintenant, je vais à la gloire ou à la mort. »

Puis il s'élança, la tête la première, dans l'étang. Il lui fallut presque la journée entière pour en atteindre le fond ; il n'y était pas même encore

lorsqu'il rencontra la sorcière, hôtesse de cet abîme depuis au moins cent ans. Elle tenta de l'empoigner et le saisit dans ses serres, mais la cotte de mailles du héros le préserva de cet odieux contact. La sorcière cependant, le tenant bien serré, l'emporta dans ses bras jusqu'au fond du lac. Ce n'était pas le courage qui manquait à Beowulf, mais il lui était impossible de se servir de ses armes, et des monstres aquatiques le poursuivaient de leurs défenses.

Arrivé au fond, il se trouva dans une vaste salle, bien sèche et éclairée d'un feu étrange et surnaturel. La lutte commença aussitôt, mais l'épée ne coupait plus : pour la première fois, elle faillit à sa renommée.

Beowulf la rejeta avec colère, se fiant à la force de ses mains et faisant bon marché de sa vie, car il ne pensait qu'à l'honneur.

Il saisit la sorcière par l'épaule et la secoua si fort qu'elle s'affaissa sur le sol. Elle se reprit bien vite, et se précipita sur lui, corps à corps ; il trébucha et tomba, à bout de forces. Elle fondit sur lui et voulut le percer de son poignard, mais la pointe glissa sur la solide armure du cheva-



LA SORCIÈRE EMPORTA BEOWULF
JUSQU'AU FOND DU LAC.



LE CHEVALIER APPARUT, PORTANT SON TROPHÉE.

Her. Se relevant alors, il aperçut, parmi les panoplies suspendues au mur, une énorme épée ancienne, faite par les géants. Il s'en empara et frappa de toutes ses forces la sorcière, qui expira.

Aussitôt son cœur fut inondé de joie et une clarté, aussi calme et aussi belle que celle du soleil, emplit la caverne. Beowulf, ayant jeté un regard autour de lui, reconnut le cadavre de Grendel, et lui trancha la tête pour la rapporter en guise de trophée au roi Hrothgar.

Pendant ce temps, les guerriers restés sur la rive avec Hrothgar, voyant l'eau teintée de sang, crurent Beowulf mort, et, tout en déplorant sa perte, s'en retournèrent avec le roi, car le jour déclinait. Les compagnons de Beowulf restèrent, le cœur navré, à contempler l'étang et à attendre, bien qu'ils eussent perdu l'espoir de revoir leur seigneur et maître.



L'ENTRÉE DES CHEVALIERS PENDANT LE REPAS DU ROI.

Mais Beowulf se frayait un chemin vers eux. L'épée magnifique lui avait fondu dans les mains, si venimeux était le démon qu'il venait de tuer. Il ne resta que le pommeau, que Beowulf rapporta avec la tête de Grendel, s'élevant à travers les ondes où des animaux féroces lui avaient peu de temps auparavant donné la chasse. On n'en voyait plus un maintenant. L'étang était purifié depuis la mort de la sorcière.

Enfin le chevalier apparut, nageant vigoureusement et portant son trophée. Ses hommes, tout joyeux de le voir sain et sauf, coururent au-devant de lui pour le débarrasser de son armure.

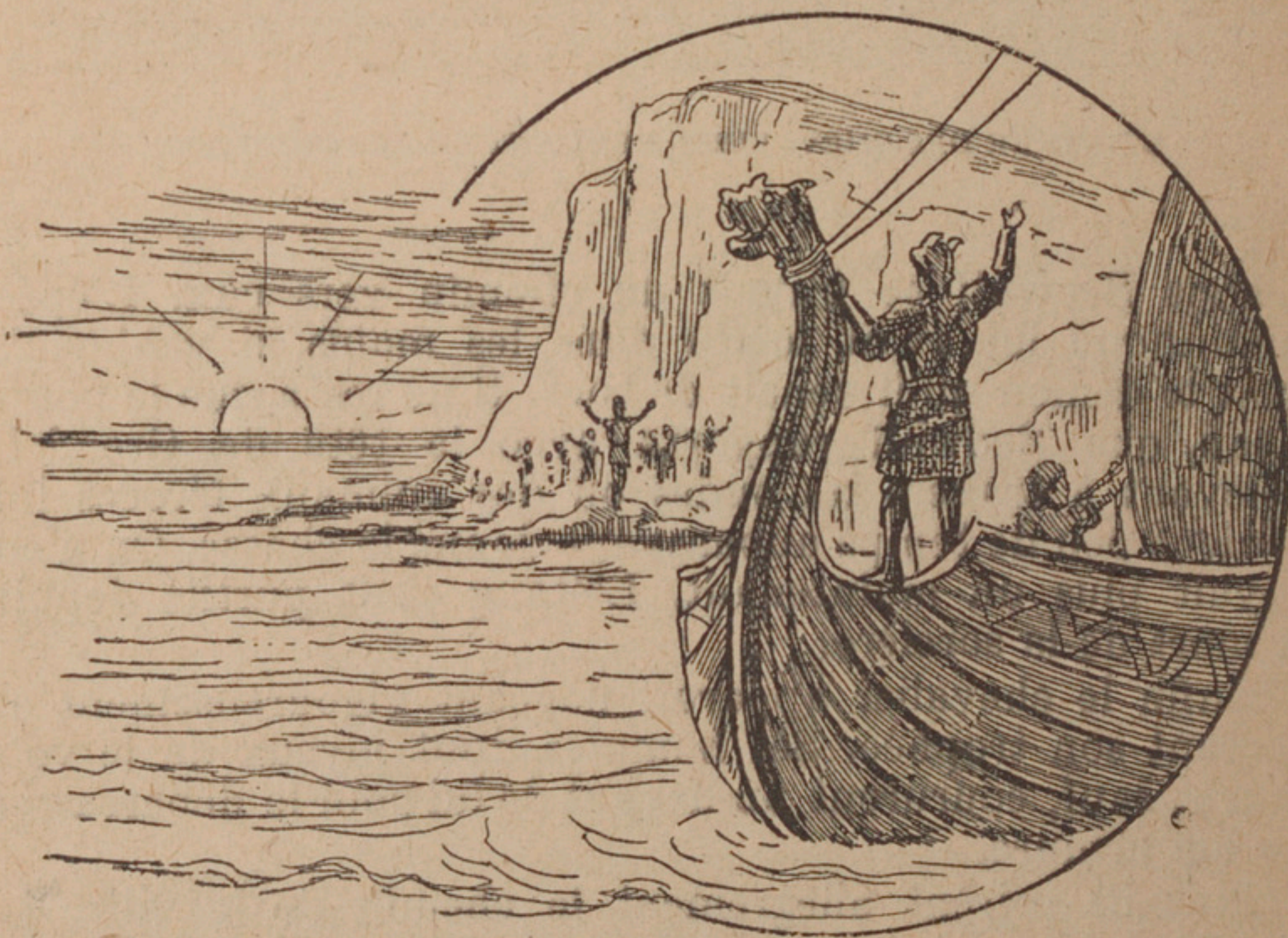
Puis ils prirent allègrement le chemin de la ville, au nombre de quatorze, avec leur chef au milieu d'eux, et quatre d'entre eux portaient la tête de Grendel,

Et ils firent dans la salle du château, en plein repas du roi et de la reine, une entrée sensationnelle.

Beowulf tendit le pommeau magique à Hrothgar, qui reconnut le travail des géants d'autrefois. Dans le silence général, le roi parla à Beowulf, le loua de son courage, dit qu'il l'aimerait comme son fils, lui recommanda de rester toujours un des défenseurs de l'humanité, sans pour cela s'enorgueillir. « Maint trésor, dit-il enfin, sera demain ta propriété, mais, pour l'instant, repose-toi et réjouis-toi. » Et, de grand cœur, Beowulf se joignit au banquet.

Le lendemain, à l'aube, il prit congé du roi, lui disant de compter sur lui à l'heure du danger. Hrothgar le laissa partir à regret, tout en le comblant encore de présents. Il pleura même, car il aimait Beowulf et savait bien qu'il ne le reverrait plus.

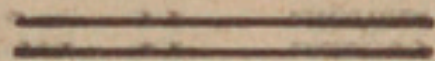
Le garde-côte vit venir les vaillants guerriers, leur sou-



LE RETOUR DE BEOWULF DANS SA PATRIE.

haïta la bienvenue, et les conduisit à leur vaisseau. Ils y montèrent, et le navire reprit allègrement sa course, poussé par un vent favorable.

C'est ainsi que Beowulf rentra dans sa patrie, après avoir accompli des actions d'éclat et recueilli de glorieux lauriers.



III. — Le Trésor du Dragon

Plus tard, Beowulf devint roi à son tour, et il gouverna sagement son pays pendant cinquante ans. Puis vinrent les revers.

Un esclave, s'étant enfui de chez son maître, tomba dans une caverne, qui se trouva par malheur être le repaire d'un dragon. Il y vit un amas d'or étincelant que le dragon gardait depuis trois cents ans. Le trésor lui fit envie, et il emporta un hanap d'or pour le donner à son maître et se faire pardonner ainsi.

Le dragon, à son réveil, flaira la trace d'un ennemi le long du rocher. Aussitôt, il se mit à la recherche du malfaiteur, bouleversant le monceau d'or pour retrouver le précieux hanap, impatient de voir arriver la nuit qui lui permettrait de se venger.

Bientôt le soleil se coucha, et le dragon partit, brûlant sur sa route les demeures des hommes, semant le malheur là où régnait la joie.

Avant l'aube, il regagna au plus vite sa sombre caverne, se fiant à ses retranchements et à son ingéniosité pour se défendre.



UN ESCLAVE FUGITIF TOMBA DANS
UNE CAVERNE.

Or, Beowulf apprit que sa propre maison avait été réduite en cendres. Ce fut pour lui un grand chagrin qui le fit presque éclater en imprécations. Décidé à débarrasser son pays de ce fléau, il résolut de combattre le dragon seul à seul. Il eût trouvé déshonorant d'aller au-devant de lui avec une troupe nombreuse, lui qui, tout jeune, avait exterminé Grendel et sa race. Tout en s'armant pour la lutte, il pensait à mille choses, se rappelait le temps de sa jeunesse et de son âge mûr. « J'ai livré maints combats dans ma jeunesse, se disait-il, et maintenant que me voilà vieux et gardien de mon peuple, je vais de nouveau partir en guerre contre l'ennemi. »

Il donna l'ordre à ses hommes de l'attendre sur le flanc de la colline, afin de voir lequel des deux sortirait vivant de la lutte.

Puis le vieux roi se tourna vers une voûte de pierre d'où sortait un jet de flammes assez fort pour réduire en cendres tous ceux qui oseraient approcher. Il poussa un grand cri, auquel le dragon répondit en lançant du feu. Beowulf, l'épée nue, s'avança en se protégeant

de son bouclier, mais le dragon incendiaire se précipita sur lui. Le bouclier ne lui servit guère; aussi il brandit son épée pour en frapper l'horrible monstre, mais le tranchant ne coupait plus. Des étincelles volèrent de tous côtés autour de lui; le roi vit que son heure dernière était venue.

Les hommes s'enfuirent dans les bois pour s'y mettre à l'abri. Un seul, du nom de Wiglaf, s'élança à travers les flammes et la fumée pour venir au secours de son seigneur.

« Mon seigneur Beowulf, s'écria-t-il, défendez-vous de toutes vos forces, je viens à votre aide. »

Le dragon se précipita avec fureur; en un instant les flammes eurent consumé le bouclier de Wiglaf qui, sans se laisser effrayer, se mit à l'abri sous celui de Beowulf, tandis que le sien propre se réduisait en cendres. Le roi, se rappelant sa vigueur d'autrefois, donna un si grand coup que son épée resta fichée dans la tête du monstre, tandis que des éclats volaient tout autour de lui.

Alors, pour la troisième fois, le monstre se jeta sur lui et le saisit par le cou



LE DUEL DE BEOWULF ET DU DRAGON.

entre ses crocs empoisonnés. Wiglaf, sans songer à lui-même et sans se laisser arrêter par les flammes, s'élança et frappa le dragon au-dessous de la blessure que lui avait faite Beowulf. Et, cette fois, l'épée pénétra si avant dans le corps du dragon qu'il cessa de lancer des flammes.

Le roi, revenant à lui, tira son poignard et acheva le monstre. C'est ainsi qu'à eux deux ils détruisirent l'ennemi public. Pour Beowulf, ce fut le couronnement de son œuvre et de sa vie.

Mais sa blessure, hélas, ne tarda pas à s'envenimer, car le poison y avait pénétré, et le héros sentit que sa fin était proche. Appuyé contre un rocher, il médita longuement, les yeux fixés sur les voûtes de pierre aux assises rocheuses, travail des nains d'autrefois. Wiglaf, avec une tendre sollicitude, détacha son heaume et lui apporta de l'eau, tandis que Beowulf lui adressait ses dernières paroles : « Si j'avais un fils, disait-il, j'aurais aimé lui léguer mon armure. J'ai gouverné mon peuple pendant cinquante ans et nul roi n'a osé l'attaquer ; j'ai défendu mon droit avec justice, et je n'ai causé méchamment la mort de personne. Et maintenant, cher Wiglaf, hâte-toi et viens me montrer les richesses que j'ai gagnées pour mon peuple : l'or, et les pierres précieuses, afin que je puisse mourir content. »

Wiglaf obéit vivement et, entrant dans la grotte, il vit de tous côtés de l'or et des bijoux, des vases de prix, des heaumes et des bracelets, et au-dessus de sa tête une merveilleuse bannière, toute dorée, étincelante de lumière, si bien qu'il put voir les trésors entassés sur le sol.

Emplissant son giron de coupes et de vaisselle d'or, il prit aussi la bannière, puis s'en retourna avec son butin, non sans se demander, avec anxiété, s'il retrouverait son roi vivant. Arrivé près de lui, il déposa ses trésors sur le sol, et, de nouveau, l'aspergea d'eau. « Je suis heureux, dit le mourant, d'avoir pu conquérir ce trésor pour mon peuple ; rien désormais ne lui manquera plus. Et maintenant il me faut vous quitter. Que mes hommes élèvent un monticule sur le cap qui domine la mer et y placent mes cendres. Dans l'avenir, on l'appellera le tertre de Beowulf

et il servira aux marins de point de repère, pour les guider sur l'océan houleux. »

Puis le brave roi, enlevant son collier d'or, son heaume et sa couronne, les donna à Wiglaf, son fidèle chevalier. « La destinée a fauché tous les miens, dit-il, et maintenant, je vais les rejoindre. »

Telles furent ses dernières paroles, et son souvenir vit encore comme celui d'un des rois les meilleurs envers ses chevaliers, et les plus désireux de gloire.



LES DERNIÈRES PAROLES DE BEOWULF.

FIN

RÉCRÉATIONS

LOSANGE (1)

Dans l'âme			X			
Terme du jeu d'échecs			X	X	X	
Prénom féminin		X	X	X	X	X
Cérémonie civile et religieuse	X	X	X	X	X	X
Ornement papal		X	X	X	X	X
Ce qu'on cache souvent			X	X	X	
Dans l'eau et le feu				X		

ÉNIGME (1)

J'eus cours, au temps jadis, chez les peuples romains,
 Pour le plaisir d'un roi j'ai reçu l'existence ;
 Je vaux un, je vaux dix quand on m'a dans la main ;
 Pour savoir qui je suis, c'en est assez je pense.

CHARADE (1)

Mon *premier* est une fleur
Remarquable par sa blancheur ;
Mon *dernier* est votre servante ;
Mon tout, près de la mer, une ville charmante.

LOGOGRIPE

Je suis, mon cher lecteur, un oiseau très petit;
Arrache-moi le bec et je deviens un fruit.

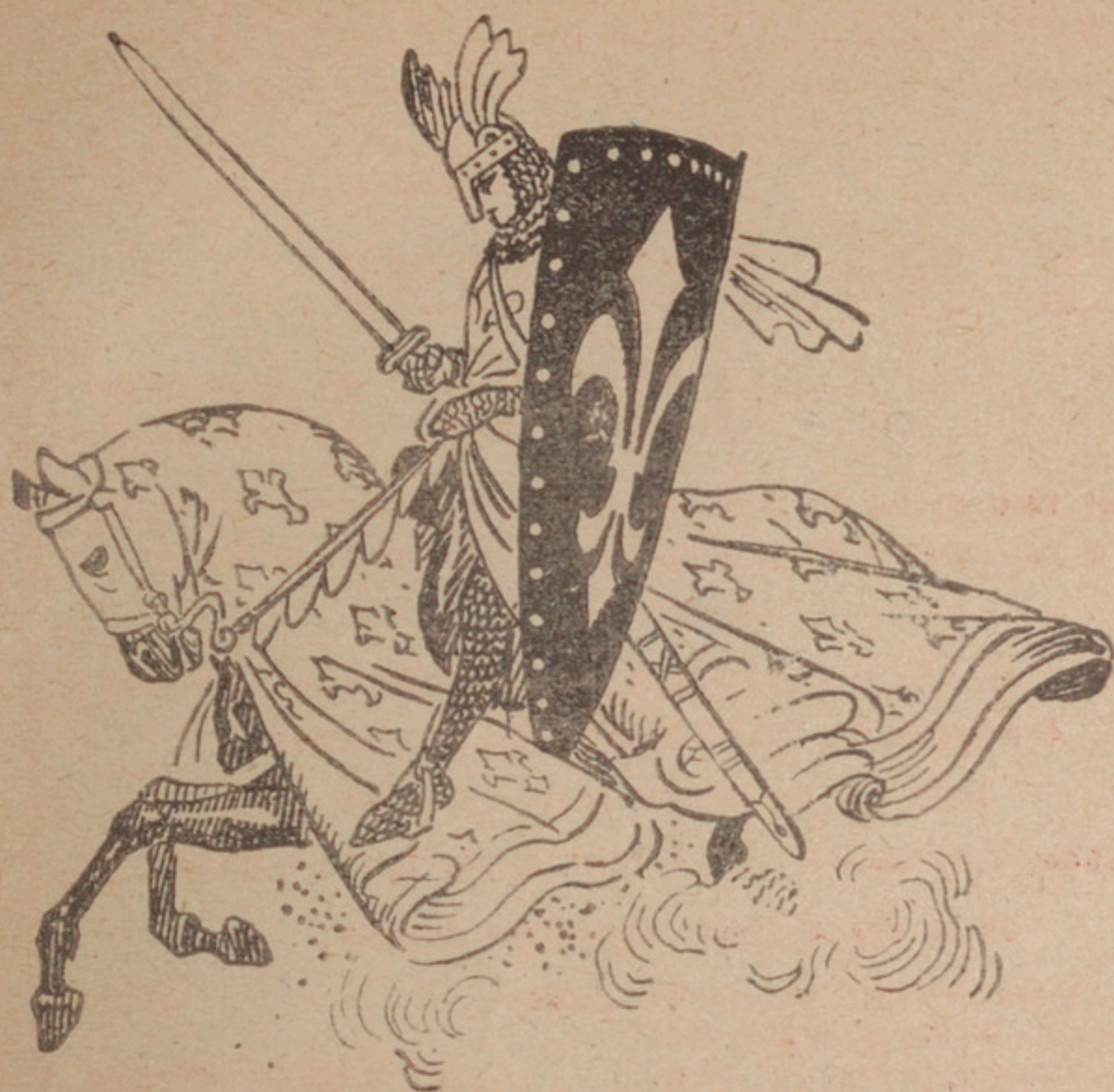
SOLUTIONS DU N° 147

ÉNIGME. — Un dictionnaire.

CHARADES. — 1° Ecusson (Ecus - Son); 2° Butor (But - Or).

LOGOGRIPHE. — Musée — Muse.

(1) Proposé par M. Maurice B..., à Paris.



Contes héroïques de douce France

Charmante adaptation à l'usage de la jeunesse des plus beaux récits de la littérature française du moyen âge. Texte adapté par Marie BUTTS. *Trois jolis volumes in-4° (14,5 × 19,5) illustrés de nombreuses gravures en noir et en couleurs. (I. Flore et Blanchefleur, Berthe aux grands pieds. — II. Roland le vaillant paladin. — III. Les Infortunes d'Ogier le Danois.)* Chaque volume, cartonné, couverture en couleurs 2 fr. 50

Jeanne, la bonne Lorraine

par J.-B. COISEAC. La vie de Jeanne d'Arc racontée à la jeunesse sous une forme simple et attachante. Joli volume illustré de nombreuses gravures, cartonné, couverture en couleurs. ... 2 fr. 50

Rabelais pour la jeunesse

L'histoire des amusantes aventures de Gargantua et de Pantagruel, simplifiée et mise à la portée de la jeunesse. Texte adapté par Marie BUTTS. *Trois jolis volumes illustrés de nombreuses gravures (Gargantua, 1 vol.; Pantagruel, 2 vol.).* Chaque vol. ... 2 fr. 50

o o o

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)

(Envoi franco contre mandat-poste) et chez tous les libraires

UN JOLI CADEAU

LES 144 PREMIERS LIVRES ROSES

formant une riche et merveilleuse bibliothèque enfantine
en 6 charmants étuis décorés, se vendant séparément

1° — Séries 1909 à 1912, à 15 centimes le volume :
4 séries de 24 volumes de 64 pages.

Prix net de chaque série : 3 fr. 90.

France, Franco, 4 fr. 75 ; Étranger, par poste, 5 fr. 75.

Prix des 4 séries expédiées franco :

France, Algérie, Tunisie, Belgique et Suisse	17 fr.
Angleterre, Italie, Espagne, Portugal, Hollande, Égypte, Grèce	19 fr.
Autres pays	22 fr.

2° — Séries 1913 et 1914,
2 séries
à 10 centimes le volume
de 48 pages.

Prix net de chaque série	2 fr. 90
France, franco	3 fr. 75
Étranger, par poste	4 fr. 25

**Abonnement
pour l'année 1915**

24 volumes — Nos 145 à 168	
France	3 fr. 50
Étranger (Union postale)	4 fr. 50



Reproduction réduite d'un étui
contenant 24 volumes.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, Rue Montparnasse, PARIS
et chez tous les Libraires et Marchands de journaux.